

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD.

PRINTEMPS 1925

CAHIER IV

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

Reprinted by permission of Mrs. LELIA CAETANI HOWARD

KRAUS REPRINT

A Division of

KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED

Nendeln/Liechtenstein

1969

Printed in Germany

SOMMAIRE

PAUL CLAUDEL
LE VIEILLARD SUR LE MONT OMI

FRANCIS JAMMES
TROIS EXTRAITS DE
" *MA FRANCE POÉTIQUE* "

GIUSEPPE UNGARETTI
APPUNTI PER UNA POESIA

MARCEL JOUHANDEAU
ERMELINE ET LES QUATRE VIEILLARDS

JOHN-ANTOINE NAU
AU MOUILLAGE

PAUL VALÉRY
PRÉFACE POUR UNE
NOUVELLE TRADUCTION DE
LA SOIRÉE AVEC M. TESTE

LÉON-PAUL FARGUE
POÈME

SIR THOMAS WYAT
POÈMES

TRADUCTION DE ANNIE HERVIEU ET AUGUSTE MOREL

VALÉRY LARBAUD
SIR THOMAS WYAT

MAÎTRE ECKHART
FRAGMENTS MYSTIQUES

TRADUITS ET PRÉCÉDÉS D'UN PORTRAIT PAR BERNARD GROETHUYSEN

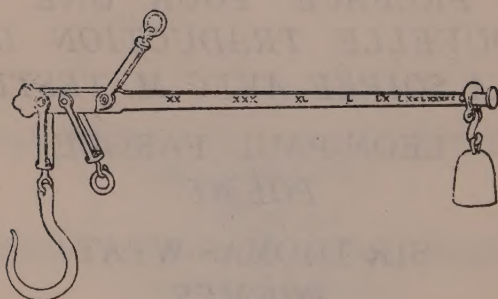
GIACOMO LEOPARDI
POÈMES

TRADUCTION DE BENJAMIN CRÉMIEUX

SOMMAIRE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER 1.600 EXEMPLAIRES
DONT 50 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN
GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 50, 150 EXEMPLAIRES
SUR PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 51 A 200,
ET 1.400 EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS
DE 201 A 1600.

N° 432



LE VIEILLARD SUR
LE MONT OMI

Personne

DANS LA PETITE CABANE DE BOIS, IL N'Y A PERSONNE. PAS AUTRE CHOSE SUR LA TABLE QU'UN GRAND CHAPEAU DE PAILLE ET UNE PIPE ET QUELQUES GRAINS DE RIZ CUIT. ET PAR LA PORTE BASSE COMME PAR LE HUBLOT D'UN DIORAMA, ON APERÇOIT UN PAYSAGE ÉTONNAMMENT CLAIR ET LUMINEUX. DES MONTAGNES ET DES VALLÉES COUVERTES DE NEIGE ET AU MILIEU UN COMMENCEMENT D'ARC-EN-CIEL.

Autre arc-en-ciel

LE PÈLERIN ABIMÉ COUVERT D'UN MANTEAU DE PAILLE QUI CHEMINE PÉNIBLEMENT EN LEVANT HAUT LES PIEDS AU TRAVERS DE CETTE PRÉCIPITATION CÉLESTE APERÇOIT TOUT A COUP UN ARC-EN-CIEL AU MILIEU DE LA NEIGE QUI TOMBE D'UNE HAUTEUR INCOMMENSURABLE.

Et un autre encore

L'IRIS AU MILIEU DE LA CASCADE.—ET IL Y A SIX MOIS CETTE LAMPE A ARC DANS L'ÉPAISSE MATIÈRE BLANCHE ET ROSE DES FEUILLES DE CERISIERS ÉMANATION DES EAUX LES PLUS PURES NÉES DE LA NEIGE FIXITÉ DU MOUVEMENT ET DE LA SOURCE.

Et un autre pour finir

AU FLANC DE LA CASCADE — A LA HAUTEUR DE CET ARBRISSEAU AVEC SES FEUILLES COMME DE PETITES ÉTOILES ROUGES — LES DEUX FÉES DANS LEURS LONGUES SOUTANES VERTE ET BLEUE CHACUNE TENANT DANS SA MAIN UN MOUCHOIR DE SOIE L'UN VERT ET L'AUTRE BLEU.

Un arbre à pleins poumons

LAISSEZ-MOI RESPIRER A PLEINS POUMONS CET ARBRE ROUGE. ET CE SOIR ME PINÇANT LE NEZ ET ME RAPPANT A PETITS COUPS LA GORGE DU TRANCHANT DE LA MAIN VOUS VERRÉZ UNE VAPEUR DE CINABRE ARBORESCENT S'ÉCHAPPER DU FOND DE LA CAVERNE DORÉE.

A minuit

JE SUIS RÉVEILLÉ PAR MON CHIEN QUI TOUSSE ET AUSSITÔT TIRANT LA CLOISON DE PAPIER J'AI LE TEMPS ENCORE UNE SECONDE D'APERCEVOIR DANS LA LUMIÈRE DE LA NUIT CETTE ESPÈCE D'ÉNORME PAON BLANC QUI S'ÉPA-NOUIT DANS LE FRISON D'UN MILLION DE GIRANDOLES DE CRISTAL. PUIS TOUT EST REDEVENU NOTRE TERNE ET PATIENTE NUIT TERRESTRE. QUEL DÉGOUT! QUELLE PAUVRETÉ!

Et le dernier que j'avais oublié

LE COL DE LA MONTAGNE — UNE IMMENSE PLANTE SÈCHE — ET DANS LE BLANC QUI SE DÉCHIRE BOUDDHA SUR SON ÉLÉPHANT LUMINEUX ENTOURÉ D'UN ARC-EN-CIEL AUX SEPT COULEURS DE LA NEIGE.

La Terre-Pure

LE VIEILLARD, LES MANCHES RETROUSSÉES, RAPPORTE CHEZ LUI UN SEAU D'EAU CLAIRE QU'IL EST ALLÉ PUISER A LA SOURCE. — IL EST NEUF HEURES DU MATIN. IL FAIT UN TEMPS SUPERBE. LE TALUS EST COUVERT D'UNE HERBE JAUNE, SÈCHE, CHAUDE, BRILLANTE, LUMINEUSE, TOUTE REMPLIE D'ASTERS VIOLETS ET DE CHRYSANTHÈMES SAUVAGES ET DE CHARDONS D'UN ROUGE RÉCONFORTANT. UN GRAND VENT FROID ENTRECOUPÉ DE PAUSES BRULANTES. — IL Y A UN ARBRE DÉPOUILLÉ A L'EXCEPTION DE TROIS FEUILLES ET DESSUS UN MONSIEUR-PETIT-OISEAU QUI N'EST PAS A SON AISE ET QUI AIMERAIENT AUTANT ÊTRE AILLEURS. — IL NE CHANTE PAS EH GREDIN POURQUOI EST-CE QUE TU NE CHANTES PAS? — C'EST DRÔLE! COMME NOUS SOMMES TOUS HEUREUX! IL Y A DE QUOI SE TENIR LES CÔTES!

Réflexion supplémentaire

IL Y A DES MOMENTS OU L'ON A LE SENTIMENT QU'ON A SURPRIS LA NATURE EN PLEINE PRÉPARATION D'UNE DE SES ÉNORMES PLAISANTERIES ARCHICONNUES ET QU'ELLE EST PÉTRIFIÉE DE CONFUSION. EH GRANDE VACHE!

Le Vieillard sur le Mont Omi

Fins de phrases

LE ROI EMMA DERRIÈRE MON DOS.—DESSINÉ AVEC LA POINTE D'UNE AIGUILLE SUR UNE COQUILLE D'ŒUF.

Et pour continuer

DESSINÉ AVEC LA POINTE D'UNE AIGUILLE SUR UNE COQUILLE D'ŒUF.— PEINT SUR L'ŒIL.— EN RÊVE PIQUÉ PAR L'OMBRE D'UNE PUCE.— REGARDÉ PAR CETTE GOUTTE DE ROSÉE COMME UN ŒIL SANS POINT NI TROU C'EST COMME ÇA QUE COMMENCENT LES POISSONS.

Le vieillard dans la lune

CEPENDANT QU'EN MOI LA PENSÉE ET LA RÉFLEXION ONT ATTEINT UN ÉTAT PARFAITEMENT PERPENDICULAIRE, JE REGARDE AVEC TRANQUILLITÉ LA SERVANTE QUI S'OCCUPE AUTOUR DE MOI DANS LA CHAMBRE, D'UNE DISTANCE DE 850.000 KILOMÈTRES. C'EST REMARQUABLE COMME

Fête Funèbre

JE VOUS INVITE A UNE PETITE FÊTE. CE SOIR ON ENTERRE MON NOM. IL ÉTAIT TEMPS. J'EN ÉTAIS EXCÉDÉ. ON VA L'ENFOURIR QUELQUE PART AVEC LES APAISEMENTS APPROPRIÉS DE MANIÈRE A CE QU'IL NE SE RÉVEILLE PAS TOUT-A-COUP EN POUSSANT DES HURLEMENTS. QUE JE ME SENS A MON AISE ET SOULAGÉ DANS CE NOM NOUVEAU! CELA VAUT BIEN DE BOIRE QUELQUES COUPES DE SAKÉ. ACCEPTEZ ÉGALEMENT, MESSIEURS, CES CRÉVETTES SALÉES.

Fête Populaire

UNE HEURE DU MATIN. J'ÉTEINS LA LAMPE ET AUSSITÔT FÊTE POPULAIRE ENTRE LES JAMBES DU GRAND TORII SOUS L'ARBRE MUNICIPAL QUI PORTE A SON COU ALLONGÉ UNE CLOCHE COMME UN CHAMEAU. LES FAMILLES SONT BIEN HEUREUSES DE PROFITER D'UN RAYON DE SOLEIL ENTRE DEUX AVERSES. TOUTES CES DAMES ET DEMOISELLES ONT SORTI

Distance

NOUS NE MARCHONS PAS DU MÊME PAS ET C'EST ENNUYEUX DE NE NOUS ÊTRE APERÇUS QU'À LA MINUTE QUE NOUS SOMMES SÉPARÉS PAR UNE DISTANCE DE DIX MILLIONS D'ANNÉES.

Même pensée

UN REGARD SARDONIQUE LUI RAPPELLE TOUT-A-COUP QUE JE LUI SUIS ANTÉRIEUR DE DIX MILLIONS D'ANNÉES.

A MINUIT J'ALLUME MA LAMPE ET AUSSITÔT LES SENTENCES ET LES PEINTURES M'APPARAISSENT DE TOUTES PARTS SUSPENDUES AUTOUR DES PAROIS DE MA HUTTE.

Piété filiale

CE BON FILS QUI POUR OBTENIR LA GUÉRISON DE SES PARENTS VA SUPPORTER TOUTE LA NUIT ENTIÈREMENT REVÊTU PAR L'ÉCUME ENTRE SES ÉPAULES LE PILIER DE LA CASCADE, NUL DOUTE QUE LE POIDS DE SES EAUX DIRECTEMENT SUR LUI DESCENDUES DES MONTAGNES DIVINES NE FASSE FONCTIONNER EN SA PERSONNE UNE VÉRITABLE DYNAMO SPIRITUELLE ET L'ÂME A L'EAU ADAPTÉE.

On peut faire tourner

SUIVANT LE TEMPLE QUE JE VISITE, IL M'EST LOISIBLE EN FAISANT TOURNER COMME J'Y SUIS INVITÉ SOIT CETTE BIBLIOTHÈQUE OCTOGONE CHARGÉE DE 50.000 VOLUMES DE LA LOI, SOIT CETTE PLATEFORME OÙ HUIT BOUDDHAS DE BRONZE ADOSSÉS ENVISAGENT TOUS LES ANGLES DE LA MISÉRICORDE, IL M'EST LOISIBLE, DIS-JE, IL ME SERA

LOISIBLE PLUTÔT SI LES MÉRITES DE MES ANCÊTRES ME VALENT DE PARVENIR A L'EXTRÉMITÉ DE CETTE PHRASE IMPRUDEMENT COMMENCÉE, SOIT D'ENROULER A CETTE ÉNORME BOBINE LES FILS DE LA CONNAISSANCE PAR L'AUTRE BOUT AMARRÉS A DES MILLIARDS DE CŒURS D'HOMMES ET D'ANIMAUX, SOIT DE DÉCLANCHER LA DÉGRINGOLADE D'UNE DESTINÉE AUTOUR DE MOI CYCLODRAMIQUE EN MANŒVRANT CET OCTUPLE DIEU SUR PIVOT DONT JE TIENS LE MANCHE COMME LA ROUE AU CENTRE DU NAVIRE.

LEURS PLUS JOLIES OMBRELLES ROSES ET VERTES.

Grain

DANS L'INFINI DE LA NEIGE LA-BAS AU-DESSOUS DE MOI, JE VOIS UN POINT NOIR COMME UN GRAIN DE TABAC QUI SE DÉPLACE VERS MON ERMITAGE. LE DÉTACHANT DE L'ONGLE ET LE

PLAÇANT SOUS LE MICROSCOPE, IL NE SERAIT PAS DIFFICILE DE DISTINGUER UNE FEMME SUSPENDUE A UN BATON DANS SON KAGÔ ENTRE LES DEUX PORTEURS EMPAQUETÉE

IKAO
Fête de la Moisson
19 octobre 1924
P. C.



LA GARONNE DEVANT BORDEAUX

TROIS EXTRAITS

DE

“ MA FRANCE POÉTIQUE ”

I

LA GARONNE DEVANT BORDEAUX

*La majesté toujours nous paraît immobile,
Comme le ciel d'en bas qui partage la ville,
D'où partent des sifflets et des mugissements.
Au-dessus de ce fleuve, on voit couler le vent,
Car il fait palpiter les signaux maritimes
Que les forêts de mâts arborent à leurs cimes.
Les nuages brillants paraissent déroutés.
Ils hésitent, cherchant au delà des agrès
Le bon chemin qui mène à la plaine enfermée.
Ils voient se détacher du cargo la fumée
Entrecoupée, et qui bientôt s'évanouit ;
C'est leur esclave sœur qui jamais n'atteignit
La hauteur étoilée où les sarcelles passent :
A peine elle a rampé dans un avare espace,*

*Entre des fûts de rhum et des cuirs du Chili.
Qu'importe à la Garonne étalée en son lit
Le nuage inquiet de l'air qu'elle déplace
Ou la vapeur qui sort des chaudières de crasse ?
Elle semble bâiller au milieu de ses draps.
Elle est avantageuse. Elle coiffe un madras
De tomate écarlate et de banane jaune
Ainsi qu'au Mardi-Gras encore Cadichonne :
Le minium parmi la toile des voiliers.
Des reines et des rois furent ses familiers
Auxquels son mascaret fit grâce des secousses.
Mais elle aime surtout le peuple de ses mousses
Qui, lorsque vient la nuit, admire ses bijoux :
Cabochons des fanaux suspendus à son cou,
Faux diamants, au long du pont, des réverbères,
Et, dans les caboulots, l'alignement des verres.
Elle pousse pourtant, et sans en avoir l'air,
Son rempart d'eau sans brèche à l'assaut de la mer.*

II

LA VIERGE

DE LA CATHÉDRALE SAINT-ANDRÉ

*Quand sur Bordeaux tombe l'averse à flots serrés
Qui reflète la rue, entrons à Saint-André.
La nuit et les piliers et la nef s'y confondent,
Mais tous ceux-là qu'étreint une angoisse profonde
N'hésitent point, vont droit à la Mère de Dieu.
Dans cette ombre cousue avec des points de feu
Elle attend calme et belle, immaculée et forte,
Ses enfants bien-aimés, souffrant de mille sortes.
L'ouvrière a posé son parapluie au coin
De sa chaise, et couvert sa face de ses mains.
Enfant, est-ce un remords ou bien quelque autre peine
Qui te pousse à venir ici ? Jamais la Reine
Du peuple ne repousse un calice de pleurs.
Et toi, le vieux monsieur chauve et noir, dont le cœur*

Est ridé par l'affront ou par la solitude,

Elle te versera de sa béatitude.

Et toi, pauvre aux reins endoloris, crois-tu

Qu'elle soit insensible à tes humbles vertus ?

D'ici, les pèlerins de ce monde qui passe

Ressortent allégés des maux de leur besace.

III

BAYONNE

*Doux Amsterdam français, petit port de Bayonne,
Si vieux que l'on dirait d'une gravure jaune
Dont l'azur délavé demeure par fragments,
Tu sembles fait exprès pour le seul agrément.
Un bateau de Colomb aborda sur les rives
De l'Adour qui reçoit son affluent la Nive.
Matelot de Pinçon, je te vois sur le quai,
Et sur ton poing fermé tenant un perroquet.
Ne te soûlas-tu pas dans ces ruelles basques
Où l'ombre de midi sur les murs met un masque ?
Peut-être, à Saint-Esprit, as-tu mangé le suif
D'une carne vendue au rabais par un Juif ?
Que ces temps sont changés ! ainsi que dans Racine.
Le roi d'Espagne Alphonse treize ici voisine
Avec le chocolat qu'on sert sous les arceaux.
La Cour autour de lui fait un babil d'oiseaux,*

*Mais elle ira prier dedans la cathédrale,
Cent fois baisant le pouce, à genoux sur les dalles.
Sa Majesté louera le rempart de Vauban,
Car il ne sert à rien, il est fort élégant,
Et puis il saluera Bonnat, fils de Bayonne,
Comme Lavigerie et sa croix qui harponne.
Le soleil descendra sur le cours ombragé.
Tout se fera dansant, chantant, un peu léger ;
Les cerceaux des gamins s'empliront de crevettes
Sous cet embarcadère où l'on jette des miettes
Et vers lequel s'avance, île mouvante en fleurs,
Tous ses marins debout, un contre-torpilleur.*

FRANCIS JAMMES.

1925.

APPUNTI PER UNA POESIA

a BENITO MUSSOLINI
in segno di gratitudine.

• • • • •
• • • • •

NASCITA D'AURORA

CLIO

*Aureolata, in ammanto docile,
dal seno, fuggitiva,
deridendo, e pare inviti,
un fiore di pallida brace
si toglie e getta, la nubile notte.*

*È l'ora che disgiunge il primo chiaro
dall'ultimo tremore.*

*Del cielo all'orlo, il gorgo
apre, livida, e sponne.*

IL CORO

*Con dita smeraldine
ambigui moti tessono
un lino.*

CLIO

*E d'oro le ombre, tacitando alacri
inconsapevoli sospiri,
i solchi mutano in labili rivi.*

IL CORO

*Inquieto Apollo,
siamo desti !*

CLIO

*Dissimulandosi, è la prima volta
che aprirgli gli occhi può,
rosea, la pubertà.*

Esita !

*Saprà forse già servirsi
d'un dardo schivo ?*

Già
bendare forse sa d'affanni ?

IL CORO

La fronte intrepida ergi !

Destati !

In cobalto spira il sanguigno balzo.

CLIO

L'azzurro inospite è alto !

Ora imbianca.

IL CORO

Spaziosa calma !

.
.

GIUGNO

CLIO

*È già, oscura e fonda,
l'ora d'estate che disanima.*

IL CORO

*Già verso un'alta, lucida,
sepoltura, si salpa.*

*Sole ormai e stanche, oscillando
dal notturno meridio,
atre e frali, le rimembranze vocano.*

.

.

ROMA

IL CORO

*Il bronzo delle messi ronza, ape,
malinconiosa carne.*

CLIO

*E se scivola un lembo di frescura,
le si spicca la spalla,
com'una visciola.*

IL CORO

*Da quale nigrizia allattato,
plumbeo lago sbucciato,
nei colossei inceneri ?*

*Ah ! non è il deserto un ricordo
da custodirsi in cuore.*

CLIO

*In piazza Santa Croce lastricata
d'orbite spolpe, il palio corrono
stinchi abbagliati.*

IL CORO

*Come l'altomare
monotona stagione,
ma senza solitudine.*

.
.

CLIO.

*Dalla spoglia di serpe
alla pavida talpa,
si gingillano i duomi.*

*Un brigantino biondo
di stella in stella s'accommiata,
e s'acciglia sott'una pergola.*

IL CORO

*Nel cavo della mano,
come una fronte stanca,
s'è ridotta la notte.*

.
.

SERA

CLIO

*Indi passò, del giorno
in sulla fronte, l'ultimo pallore.*

*E il coro delle ninfe in fuga,
giunte alla conca ombrosa, modulò :*

ECO

*In sull'acqua del fosso, garrula,
vidi riflesso uno stormo di tortore.
Allo stellato grigiore s'unirono.*

USIGNUOLO

ECO

*Il battito d'ale d'una colomba
d'altri diluvi ascolto.*

L'UOMO

*Or non più tra l'arsa pianura
e il mare calmo m'apparterò, nè umili,
di remote età, udrò più sciogliersi, piano,
nell'aria limpida, squilli.*

Nè miro

*più Diana agile che la luce nuda
(nel gelo si specchia e s'abbaglia, dove
lascia cadere il guardo, arroventa
la brama, e un'infinita ombra rimane).*

*Torno da lontano, ed eccomi umano.
Come una polla l'odo germinare,
il rapace mare, e ora com'un nappo*

*di miele m'appare, che più non gusto
per non morire assetato (spietato
limto !) e a notte una corolla pare
d'opale, e nemmeno su un seno palpita.*

E questa è l'ora che annuvola e smemora.

.
.

LIDO

CLIO

*L'algore dissuade l'aspetto
di gracili arbusti sul ciglio
d'insidiosi bisbigli.*

*Conca lucente che all'anima ignara
il muto sgomento rovini
e porti la salma vana
alla foce dell'astro, freddo,
anima ignara che torni dall'acqua
e ridente ritrovi
l'oscuro,
finisce l'anno in quel tremito.*

.
.

IL CORO

Cristallo colmo di riflessi !

CLIO

*I luminosi denti spengono
l'impallidita.*

ECO

*Dimentico del corpo ormai
e nel presago oblio sparso
la salma stringo colle braccia fredde,
calda ancora,
che già tutta vacilla
in un ascoso ripullulamento
d'onde.*

.
.

INNO ALLA MORTE

L'UOMO

*Amore, mio giovine emblema,
tornato a dorare la terra,
diffuso entro il giorno rupestre,
è l'ultima volta che miro
(appiè del botro, d'irruenti
acque sontuoso, d'antri
funesto) la scia di luce
che pari alla tortora lamentosa
sull'erba svagata si turba.*

*Amore, salute lucente,
mi pesano gli anni venturi.*

*Abbandonata la mazza fedele,
scivolerò nell'acqua buia
senza rimpianto.*

Morte, arido fiume.

*Immemore sorella, morte,
l'uguale mi farai del sogno
baciandomi.*

*Avrò il tuo passo,
andrò senza lasciare impronta,*

*Mi darai il cuore immobile
d'un iddio, sarò innocente,
non avrò più pensieri nè bontà.*

*E così colla mente murata,
cogli occhi caduti in oblio,
con le braccia colme di nulla,
farò da guida alla felicità.*

.
.

GIUSEPPE UNGARETTI

Parigi, febbraio 1920 — Roma, il 24 maggio 1925.

ERMELINE
ET LES QUATRE VIEILLARDS

Copyright by librairie Gallimard 1925.

Considérez les lis des champs.
MATH. VI, 28.

Deux petites maisons sont assises sur la colline, d'où l'on aperçoit la ville, l'église et le cimetière.

Dans chacune habite un jeune ménage de vieillards. Un tambour-major et un adjudant des armées du second Empire, les guerres finies et l'Empire, leur retraite venue, ont épousé les deux sœurs, Madeleine et Marie, qui étaient femmes de chambre chez la générale de Turquois. Ils les ont élevées du fond de la ville sur cette colline pour les rendre heureuses avant de mourir.

Elles servaient. Désormais, du matin au soir elles sont servies par un homme sublime, grand et bien fait. La barbiche napoléonienne date leurs masques presque semblables. La dignité de l'allure leur tient lieu d'uniforme. On devine qu'ils ont été soldats à la manière dont ils se campent dans un fauteuil de rhumatisants.

Grégoire est plus valide que l'autre. Pour améliorer l'ordinaire de tous les quatre, il remplit les fonctions de suisse de la Paroisse.

Grégoire et Prosper font l'admiration de la ville à cause du respect dont ils entourent leurs femmes qui ne donneraient ni l'une ni l'autre sa place pour celle même de la générale de Turquois. Ils bêchent le jardin, vont puiser l'eau, préparent les légumes, retournent le matelas. Madeleine et Marie n'ont qu'à se promener dans les allées bien ratissées de leur jardin respectif, ou à s'asseoir dans leur fauteuil de paille, d'où elles regardent travailler chacune avec dépit, celui qu'elles adorent comme l'image du Bon Dieu.

Dans chaque maison, il n'y a qu'une chambre. Grégoire a une cave en plus, Prosper un grenier. La chambre est simplement blanchie au plâtre pour que, sans doute, les silhouettes noires des deux petites vieilles et des grands diables de soldats découpent le soir à la chandelle d'admirables ombres chinoises.

Le mobilier se compose bien simplement de deux lits, d'une armoire et d'une arche en faïen, de quatre

chaises et de deux fauteuils empaillés. La médaille militaire dans un petit cadre de dix sous et un crucifix à pied de 20 centimètres placés sur la console de la cheminée font tout le décor intime de ces intérieurs jumeaux.

L'une des deux maisons donne sur le chemin, l'autre sur une cour plantée d'un marronnier. Toutes les deux ont leur jardin à la suite comme une traîne de mariée. Celui de Madeleine descend vers le pied de la colline, celui de Prosper et de Marie s'accroche au faite.

Madeleine et Marie sont vêtues très simplement, comme les bonnes paysannes chantaumoises qui ont de l'ordre. Elles portent la même coiffe de mousseline blanche qui enferme des cheveux jamais vus sous l'étoffe à peine transparente. Le visage apparaît bouffi, énorme, pâle, rêveur dans ce cadre fait sur mesure et flou comme le nimbe de la lune, entre deux énormes boucles d'oreille de cuivre ornées d'une plaquette de porcelaine bleu pâle, somptueux bijoux rapportés par Grégoire et Prosper de la première foire de décembre qui suivit leurs noces. Un caraco de calicot uniforme, noir, étriqué

les épaules des deux femmes, tandis que leurs jambes grêles sont perdues dans les mille plis « religieuse » de jupes immenses. L'ampleur du gros lainage donne de la majesté à leur démarche et à leur séance dans le fauteuil de paille du coin de la cheminée, où, pendant que Prosper et Grégoire tout haut revivent leurs campagnes, elles s'amusent à compter tout bas et à ranger de chaque côté de leurs genoux pâles, invisibles, les plis infinis de l'étoffe sombre. Elles étendent au-dessous de leur visage, à la manière d'un amict, un mouchoir de soie, selon la splendeur de la fête, de couleur plus ou moins vive, quelquefois blanche, dont deux pointes frétille librement dans le dos, tandis que les deux autres sont fixées sur la poitrine par une grosse épingle à tête de jais.

Elles restent si longtemps immobiles qu'on dirait des magots heureux quand on arrive pour les voir de la ville où règnent l'agitation, le mal et l'inquiétude. L'été, Prosper et Madeleine vont déjeuner chez Grégoire et Marie où ils passent les heures de soleil dans la cour à l'ombre fraîche qu'étend autour de lui le fééri-

que marronnier. Le soir, les quatre petits vieux en procession montent chez Prosper et Madeleine. Le sentier qui conduit de la ville à la maison de Prosper et de Madeleine serpente longtemps entre les buissons de houx, d'aubépine et d'églantier, avant de se faire tout droit, telle une allée de château jusqu'à leur porte si humble. A l'heure des visites, le dimanche après Vêpres, on les aperçoit de loin sur la hauteur tous les quatre, calmes spectateurs, attendant la nuit et la mort, comme la représentation de quelque religieux mystère, dans leurs quatre fauteuils de paille pareils. Au crépuscule Madeleine sert une soupe brûlante et puis du pain et du fromage qu'ils mangent sur leurs genoux, avant de prendre un peu de cidre dur. La nuit venue, Madeleine allume une chandelle à l'intérieur. Alors, ils se lèvent, portant leur fauteuil autour de la table, et le reste du soir, suivent distraits, sans les voir tout à fait, sur les murs plus blancs que la neige, les mouvements de leur propre ombre et de l'ombre d'une ombre amie, ou bien, si le temps est propice, ils restent bien tard devant la porte d'où ils aperçoivent la ville, l'église

et le cimetière qui tour à tour s'allument, s'éteignent, cependant qu'à leurs pieds dans la Chapelle des Pénitents brûlent mille cierges qui ne s'éteignent jamais comme un jardin de lumière dans la nuit.

Leur conversation n'est pas très animée. A quoi bon se fatiguer à parler, quand on s'aime si absolument. Il n'y a que leurs souvenirs qui diffèrent. Leurs sentiments, leurs désirs, leurs joies, leurs espérances, leurs craintes ne sont-ils pas pour tous les quatre les mêmes ? Marie et Madeleine racontent leur enfance. Leur enfance les hallucine. Elles ne peuvent s'imaginer qu'elles ont été si légères. La vie leur a apporté tant de chagrins qui séparent la paix de leurs derniers jours de l'insouciance des premiers. Elles ne rappellent jamais leurs années de service chez la générale de Turquois, mais comme elles se plaisent avec la petite fille qu'elles furent. Ce petit coin de leur mémoire qui est tout près du commencement est un trésor qu'elles semblent ne pouvoir épuiser. Elles trouvent toujours quelque chose d'insignifiant et de délicieux qui vient au-devant d'elles du fond d'elles-mêmes et dont elles font hom-

mage, sans savoir si elles l'idéalisent, à la gravité de leur mari. Les deux hommes ne se souviennent guère de ces époques diluviennes qui les virent tout petits ; ils ne se souviennent que d'avoir été grands et forts. Le tumulte des combats et de leur propre cœur a couvert d'une ombre parfaite le calme de leur genèse. Devant eux, celles-ci parlent-elles de leur « maman », du prêtre qui apprenait le catéchisme sans livre à des enfants qui ne savaient pas lire, du troupeau qu'elles gardaient, d'un godelureau qui jouait de la cornemuse sur la place du village les soirs et accorda le premier leur cœur à toute la musique des choses, c'est un enchantement pour ces héros de recevoir les confidences d'une petite fille inconnue qui d'aventure est venue s'asseoir auprès d'eux pour toujours cette dernière nuit et ils se réjouissent d'être mis par elle en rapport avec de si bonnes personnes qu'ils regrettent de n'avoir pas rencontrées plus tôt, aussi bien qu'avec un petit coin de la nature si beau, où elles sont nées et où

ils ne sont jamais venus, que l'on aperçoit de leur fauteuil.

Madeleine et Marie avaient un frère et une sœur qui vivaient au loin. Tous leurs autres parents sans doute étaient morts.

Benjamin, leur frère, un jour parut devant la porte avec sa femme, la grande Françoise. Elles fondirent en larmes en reconnaissant dans ce petit vieux le petit garçon qui avait partagé leurs jeux de gamines et Madeleine supplia Prosper de ne pas les laisser repartir. Prosper acheta une maison grande comme une coquille de noix qui était voisine de la leur ; il y installa Benjamin et la grande Françoise pour faire plaisir à Madeleine.

Un peu plus tard, Marie l'aînée reçut de Rose, leur sœur qui était plus jeune qu'elles deux, une lettre longue. Rose venait de perdre son mari et restait seule, obligée de « se placer » pour nourrir sa fille Ermine qui avait sept ans.

Grégoire, le suisse, sans attendre la prière de Marie demanda au sacristain qui savait écrire d'adresser une lettre à Rose pour l'inviter à les venir voir.

Dès qu'Ermeline eut paru sur la colline, tout se transforma autour d'elle. Les deux vieilles cessèrent de parler de leur enfance, comme si elles eussent enfin réellement retrouvé le petit être merveilleux qui hantait leurs conversations et les deux soldats de Napoléon abandonnèrent leur contenance d'amoureux. Dès le premier jour, chacun d'eux avait pris à son compte la moitié du cœur du défunt père d'Ermeline.

Sur la colline personne ne demeura plus inoccupé. Madeleine et Marie, le prochain jour de marché, firent provision de fil, de laines, d'étoffes, d'aiguilles. Elles travaillaient pour la petite, tandis que sa mère passait ses journées chez les Brinchanteau auprès de Théophile, en qualité de nourrice sèche.

Le suisse avait installé un petit lit-cage en fer forgé au pied de son lit de bois « bateau », où il dormait avec Marie.

Benjamin était tout disposé à se réjouir avec ses sœurs de la venue d'Ermeline, mais la grande Françoise sa femme qui avait compté sur la succession de

ses beaux-frères devint jalouse de la petite qui serait son héritière aussi.

Ermeline qui avait ouvert les yeux dans une mansarde de grande ville était arrivée sur la colline de Beau-soleil un matin de mai. Les églantines roses, l'aubépine blanche qui encadraient l'allée des deux ermitages, le marronnier de la cour, orné des panaches d'or qu'on apercevait du plus loin l'avaient accueillie comme pour une fête. Elle en restait éblouie.

Prosper, le plus ingénieux des oncles, lui avait bâti le jour même de son arrivée, au moyen de planches cirées, un petit fauteuil semblable à la fois à un trône et à une niche, que Marie et Madeleine avaient capitonné de velours et quand Ermeline y fut assise, Grégoire, pour l'amuser, passa ses journées à lui sculpter dans les marrons de la cour avec un couteau ramassé sur le champ de bataille de Sébastopol des légions de poupées. Plus tard il alla cueillir dans la vallée du maïs pour leur faire des chevelures.

Ermeline grandit au milieu de cette cour d'adrateurs. Les quatre visages ne cessaient d'épier son sourire,

la joie plus profonde de son regard, celle si obscure de son cœur.

Elle passait des genoux de l'un aux genoux de l'autre mais préférait ceux de l'adjudant Prosper qu'elle appelait son « Cheval » parce qu'il la faisait sauter des heures, à califourchon, en lui racontant les paysages qu'ils traversaient dans leur promenade imaginaire. Ce qu'Ermeline ne voyait pas, il la forçait à le découvrir en elle et elle finissait toujours par être plus émerveillée par ce qu'elle devinait que par ce qu'elle eût pu voir d'étranger sans le comprendre. Ils traversaient ainsi Lyon, le Rhône, Aix, Orange, la Provence, les Alpes, l'Italie. Ils assistaient à des batailles fantastiques et le bruit du canon qu'elle n'entendait pas, faisait tressaillir Ermeline qui un moment Amazone ou Walkyrie exaltée, glissait même de sa monture. Arrivait-on au bout de la terre, son « Cheval » enchanté ne la désarçonnait pas ; il se transformait d'un coup en dauphin et l'emportait par Chypre et Constantinople jusqu'en Tauride.

Mais si l'adjudant Prosper pouvait faire voyager Ermeline interminablement dans un fauteuil, il lui

était interdit de l'accompagner un peu loin dans la moindre promenade qui fût réelle. Ses rhumatismes le clouaient à ses souvenirs qu'il préférait, tout le temps qu'Ermeline ne s'en fatiguait pas. Dès qu'elle s'en fatiguait, c'était Grégoire, l'ancien Tambour-major et le suisse actuel de l'église de Chaminadour qui conduisait à son tour la petite sur les routes véritables. On ne sait pourquoi, gracieusement inventive, Ermeline l'avait nommé son « Chevalier » pour le distinguer de Prosper qu'elle appelait son « Cheval ». Dans la maison bientôt et plus tard dans toute la ville, on ne les désigna plus autrement l'un et l'autre.

Il fallait voir Ermeline, toute habillée de blanc, descendre de la colline, parmi les buissons parfumés le dimanche, escortée du géant Grégoire qui la précédait d'un pas, déjà revêtu sous sa blouse grise de la culotte collante de cérémonie à liséré d'argent et de son gilet de drap rouge à brandebourgs chamarrés. Il lui manquait seulement sa hallebarde, sa canne à pommeau d'or, sa jaquette et son bicorné galonnés qu'il trouverait dans un placard de la sacristie pour

être un suisse complet, mais rien ne lui manquait déjà pour avoir l'air solennel qui convenait au « Chevalier » d'Ermeline.

Quand Ermeline apercevait de sa place durant les offices son « Chevalier » en tête de la procession, il était pour elle bien plus maître de l'église que les prêtres puisqu'il marchait devant. L'église était à elle, mais si elle y rencontrait par hasard Théophile que Rose amenait par la main, elle ne consentait à partager qu'avec lui Rose sa mère et l'église son royaume.

Il n'y avait pas qu'à l'église d'ailleurs qu'Ermeline et le suisse Grégoire allassent ensemble. Ils visitaient souvent de compagnie les bois dès le matin et jamais Grégoire aux yeux d'Ermeline toute seule ne s'avancait tout à fait sans sa hallebarde, sa canne à pomme d'or, sa jaquette et son bicorne magnifiques, même s'ils cheminaient tous deux seuls dans les plus humbles sentiers où il l'initiait aux secrets de la nature.

Grégoire avait de merveilleuses recettes pour reconnaître à leurs chants les oiseaux. Il disait à Erme-

line, par exemple : — « Tu entends un pinson. » Ermine s'étonnait qu'il le sût. Alors Grégoire : « Tu n'entends donc pas ce qu'il dit : « Tiou, tiou, tiou, Rantanplan Bistouri ? » Ermeline un peu plus tard prêtait l'oreille. Elle reconnaissait l'onomatopée de Grégoire et lui disait : — « C'est un pinson. »

Une autre fois : — « Tu entends le pivert ici. Le pivert, Ermeline, c'est l'avocat du meunier. Il appelle l'eau et il dit toujours comme à l'oreille du meunier : « La voilà, qui vient, la voilà qui vient. » La caille répétait d'une voix sèche : « Paie tes dettes, paie tes dettes » et la perdrix poursuivait celui qui n'écoutait pas la caille en l'invectivant : — « Mauvais payeur, mauvais payeur. » — « Mais le rossignol, dit Ermeline, comment le reconnaître ? » Le suisse sourit de voir que l'enfant voulait surprendre sa science en défaut : « Eh bien ! le rossignol, voilà ce qu'il chante : La vigne pousse, pousse, pousse. Je me suis endormi et j'ai été pris. » Et Grégoire appuyait longtemps sur « pousse, pousse », baissait la voix sur « endormi » et l'élevait sur « pris » si bien qu'il traduisait exactement

la mélodie la plus aimée de Philomèle et Ermeline se croyait la plus savante des petites filles, quand elle accourait auprès de Marie et de Madeleine pour leur dire, dès qu'un oiseau chantait sur la colline de Beau-soleil : — « C'est un rossignol ou un pivert, un pinson, une caille ou une perdrix. »

Le jour de la première communion d'Ermeline, on vit descendre de la colline un cortège merveilleux : « Cheval » et « Chevalier », en grand costume redingote avec une casquette de soie mate, pareille, haute de forme, marchaient de chaque côté d'Ermeline en robe de mousseline à traîne et couronnée de roses blanches naturelles ; Marie et Madeleine avaient mis leur plus beau mouchoir pompadour l'un à bouquets de bleuets l'autre à bouquets de géranium rouge, attachés par une même épingle d'or. Entre Benjamin et la grande Françoise jalouse, Rose donnait la main à Théophile qui était de la fête.

La jeunesse d'Ermeline fut chose légère. Elle allait en classe chez les Sœurs de la Croix qui ne surchargèrent pas sa mémoire de trop de science. Elle savait distinguer une fleur d'un fruit, sa main droite de sa main gauche et la France sur la carte du Monde. Elle connaissait mieux le Monde que ceux qui ont appris la géographie puisqu'elle l'avait parcouru à « Cheval » parmi les souvenirs de son oncle. En fait d'histoire, elle connaissait mieux que le reste le commencement et la fin de la Bible : la vie des Patriarches et celle des Saints.

Elle avait une grande vénération pour tous ceux qui l'entouraient, en même temps qu'elle restait simple avec eux, miracle d'une éducation sans préjugé, que ne réussit pas toujours à suppléer même beaucoup de science. Comme si elle eût reconnu en celui-là un Patriarche authentique de l'ancienne Loi et en celui-ci un Saint de la nouvelle, elle était contemporaine de tout le monde. Il ne faudrait pas croire qu'elle eût du mépris pour l'adjudant Prosper ou qu'elle fût familière avec lui, parce qu'elle lui avait donné un nom

de bête. Ermeline ne traitait pas sans respect surtout les bêtes. Elle abordait chaque espèce de créature avec une dévotion particulière. Si un âne avait pour elle moins de dignité qu'un ange, elle le traitait quand même au fond d'elle-même comme un adorateur de Dieu et peut-être l'affublait-elle d'ailes invisibles pour pouvoir mieux lui sourire. Elle était elle-même chose aussi légère que sa jeunesse et tout se transfigurait tellement pour elle en oiseau que la terre avait des ailes pour cheminer dans l'espace à travers les étoiles et que son oncle « Cheval » dans ses rêves n'avait le plus souvent rien à envier à Pégase. Ce qui était dit de l'Apocalypse dans son « Histoire Sainte » avait enchaîné la curiosité d'Ermeline à ce livre illisible, parce qu'il y aurait grâce à lui des bêtes dans le Paradis et que Dieu daignait ou pour s'humilier lui-même devant nous ou pour nous humilier devant les bêtes y apparaître sous la figure d'un Agneau qu'une petite fille caresserait.

Ermeline à quinze ans était belle comme ces vierges italiennes du ^{xvi}^e siècle qui unissaient à la jeunesse

une trop grande ferveur de réflexion pour leur âge. L'habitude de vivre entourée de vieillards avait donné à la couleur de sa peau et à la contenance de ses gestes un air vieillot ; pour ne pas dire antique. La chair de ses mains et de son visage ressemblait à un ivoire de l'Eden, gris clair, patiné par des siècles d'orages et de déluges. Ses cheveux blonds avaient des reflets voisins de la blancheur, d'une blancheur ouatée ou nuageuse. Ermeline raisonnait comme la Sagesse elle-même qui passe aux yeux du sot pour une folle et quand elle dansait, elle dansait les yeux baissés et quand elle chantait, sa voix était mélancolique, comme si elle eût retenti derrière une grille ou au fond d'une forêt vierge. Les romances les plus gaies prenaient dans sa bouche un air de psaume ou le caractère des mélées les plus étranges. On croyait qu'elle était pieuse parce qu'elle allait à l'église avec son oncle et qu'elle était sérieuse parce qu'elle était grave. Comme s'il n'y avait pas que les cœurs faméliques pour être austères et comme si la religion ne s'imposait pas plus qu'aux autres aux aspirations les moins dociles.

Ermeline réalisait une sorte de perfection des plus rares. Il y avait en elle quelque chose de la jeunesse et quelque chose de plus, quelque chose de contraire à la jeunesse, une sorte d'expérience de tous les âges, comme un dépôt subtil de la poussière de tous les siècles sur les dix ongles de ses doigts et de l'éternité dans son cœur.

On ne recevait personne de très gai sur la colline de Beausoleil à part deux religieuses gardes-malades tour à tour et l'Archiprêtre un grand vieillard majestueux qui venaient s'asseoir, Ermeline à ses pieds, au milieu des quatre visages, le dimanche soir après vêpres. Ce n'était pas qu'ils fussent tristes ni l'un ni les autres. Leur sérénité, leur joie paisible au contraire inondait le cœur et les sens d'Ermeline d'une grande douceur évangélique qui parfois lui était plus précieuse qu'aux filles de son âge le plaisir du péché. Un soir par exemple, M. l'Archiprêtre qui avait de grands cheveux d'argent et une main de cristal ornée

de l'anneau d'or des Pères du Saint-Esprit avait dit devant elle : « Considérez les lis des champs, » et elle était restée toute la soirée après le départ du Pontife, assise dans le jardin, penchée sur les fleurs des parterres de son oncle « le Chevalier » : « Ils ne sèment ni ne filent et je vous dis en vérité que le roi Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux. » Ermeline comprenait cette parole, c'est-à-dire qu'elle y appliquait tous ses sens, qu'elle en entendait la mélodie, qu'elle en voyait et en touchait l'image, qu'elle en respirait le parfum, qu'elle en goûtait la saveur, que son âme était devenue cette parole ou que cette parole était devenue son âme. Ce qu'il y avait d'éternel au fond de l'être d'Ermeline vibrait comme si Dieu l'eût sanctifiée tout à coup de l'attouchement de sa main de cristal ornée d'un anneau d'or et la poussière de tous les siècles qui recouvrait les ongles de ses doigts de petite fille brillait dans tous les pores de sa peau comme un feu de nacre surnaturelle, impliquant à son corps même une cuirasse d'ineffable volupté. Elle se sentait si heureusement dépendante de

tout et de tous, de toutes les pierres de la Terre et du Ciel, d'une étoile et du sable des chemins qu'elle n'avait jamais foulés de son pied, si proche des cœurs de « Cheval » et de « Chevalier » qui escortaient le sien du plus près, de ceux plus lointains de Madeleine et de Marie, de Rose sa mère et de Théophile Brinchanteau, de Benjamin et de la Grande Françoise dont elle avait, croyait-elle, vaincu la jalousie, des deux Sœurs des Malades et de M. l'Archiprêtre, si peu étrangère aux bêtes et si pareille au « lys des Champs » dont Christ avait proclamé la gloire. Elle n'avait jamais contrarié personne et ceux qui la regardaient ne cessaient pas de lui sourire. Cette joie de contenter tout le monde et Dieu et d'être contente d'elle-même un moment l'enivrait. Elle se sentait « légère » et incorruptible comme si Dieu eût assis un moment Ermeline sur ses genoux, tout près de son cœur monumental qui est le Centre du Monde et qu'elle eût entendu battre au sommet de la Colline de Beausoleil. Il lui sembla même un moment qu'il n'eût dépendu que d'elle de lever les yeux pour être éblouie par son visage.

Le soir s'avavançait qu'elle était toujours assise auprès du puits sur les genoux de Dieu invisible, les mains dans les lis glacés du parterre de son oncle « le Chevalier ». Elle était si heureuse d'être aimée et d'aimer universellement, indéfiniment, éternellement, entraînant dans l'harmonie de son cantique intérieur tous les oiseaux de la forêt et les constellations accordées, sans l'exception la plus petite, quand les quatre vieillards qui ne savaient où elle était partie être heureuse la cherchaient avec angoisse sur toutes les routes de la ville. On avait cru d'abord qu'elle accompagnait les religieuses gardes-malades ou que M. l'Archiprêtre l'avait envoyée en commission. Enfin la nuit était venue depuis longtemps quand ils la retrouvèrent évanouie de bonheur dans le jardin.

A partir de ce jour, Ermeline alla plus volontiers à la suite de son « Chevalier » assister aux offices de l'église. Elle priait mieux. La Messe avait un sens pour elle, mais elle se plaisait surtout aux Vêpres du dimanche, quand tout le monde s'asseyait avec le Prêtre dans un manteau royal comme en

dehors du temps pour chanter le *Dixit Dominus*; c'était l'heure du Repos par excellence et Ermeline apportait une exquise délicatesse à goûter cette heure sans regret ni désir, dans une attitude solennelle, comme si elle eût participé à la chape même de l'Officiant et en eût retrouvé sur ses frêles épaules le satin blanc broché.

II

Cependant la grande Françoise un jour osa dire devant Rose qu'Ermeline était paresseuse, qu'on l'élevait bien mal, comme une Demoiselle, qu'un jour quand ils seraient tous morts, elle serait peut-être dans la misère et qu'elle ne saurait pas travailler. Rose s'émut et malgré les quatre vieillards d'Apocalypse qui la disputaient aux profanations du monde, il fallut qu'Ermeline se résignât, non sans larmes, à partir comme apprentie, chez une couturière.

Pourquoi la grande Françoise fit-elle entrer Ermeline chez M^{me} Favereau ? M^{me} Favereau avait un neveu tonnelier, qui était l'homme le plus redoutable de la Ville, à cause de ses vices et de sa force surhumaine. On l'appelait « Minos » le tonnelier. Il était moins tonnelier que fabricant d'allumettes de contrebande et ne se plaisait qu'à jouer et malmener la police. Chaque fois qu'Ermeline l'avait rencontré sur les chemins, elle avait tressailli devant lui comme

devant une puissance diabolique ou comme si elle eût pressenti qu'elle irait un jour en apprentissage dans l'ouvrier de sa tante et elle s'était cachée sous la blouse de son oncle « le Chevalier » pour qu'il la protégeât sans doute contre l'avenir.

Minos, durant ses heures de loisir, surveillait toutes les filles de la ville depuis leur naissance et à 10 lieues à l'entour. Il en dressait même un état sur un grand cahier de compte journal et dès que l'une d'elles était nubile, il cherchait à l'approcher, faisait tout pour la gagner, la gagnait presque toujours grâce à la magie de son regard et quand il avait réussi à la souiller il s'enfuyait à la recherche d'une proie nouvelle, toute fraîche. On l'avait surnommé dans la région « le Minotaure ». Beaucoup de jeunes filles étaient mortes de ses violences, deux au moins sous le coup de la vengeance d'un fiancé dont il s'était complu à éveiller et à exaspérer la jalousie ; quelques-unes s'étaient tuées du remords de lui avoir cédé, comme si elles avaient pu lui résister, celles-ci du chagrin de ne l'avoir pas retenu cinq minutes de plus, celles-là

de la joie inespérable de s'être perdues à jamais pour lui.

Les quatre vieillards, les deux sœurs des malades et M. l'Archiprêtre qui ne connaissaient que « le Bien » ignoraient l'existence du Minotaure. Si Rose la soupçonnait, elle avait une confiance illimitée en sa fille, qu'elle exposait sans frémir à la Damnation. Seule, la grande Françoise savait ce qu'elle avait voulu faire.

M^{me} Favereau qui avait été la pire des coquettes était fière que son neveu fût « le Taureau » de la Ville. Si elle ne secondait pas ses crimes, comme ils la flat-
taient, elle fermait les yeux sur eux.

Minos, quand il vit entrer Ermeline chez sa tante, fut pris de panique. Tout son sang ne fit qu'un tour dans son corps immense. Il lui sembla qu'avant ce jour, il n'avait désiré personne et chanta tout le jour dans le sous-sol, pour qu'on l'entendît de l'étage, la plus jolie de ses romances, avec des inflexions de voix si chaudes tantôt et si timides qu'on ne pouvait pas n'en pas être ému :

« N'écoute pas ces vieilles femmes

Belle Rose

N'écoute pas ces vieilles femmes

Belle Rose

Car elles en ont fait tout autant,

Belle Rose du printemps.

Tu ajouteras ma chèvre blanche

Belle Rose

Tu ajouteras ma chèvre blanche

Belle Rose

Et tu boiras son beau lait blanc

Belle Rose du printemps.

Tu dormiras avec ma mère

Belle Rose

Tu dormiras avec ma mère

Belle Rose

Mais avec moi bien plus souvent

Belle Rose du Printemps. »

Le soir, il ouvrit brusquement la porte de l'atelier de couture, à l'heure où l'on rangeait le travail dans les placards. Il se planta devant Ermeline et il la regardait comme il savait. Que cette proie menue le séduisait ! La mâchoire du Minotaure bougeait d'une façon gourmande et une salive abondante emplissait sa bouche. Il ne vivait plus. Il était comme dans un lit d'orties dont la brûlure l'eût caressé. L'ivoire gris des mains et du visage d'Ermeline faisait la nuit autour d'elle au loin, une nuit séculaire. Il voyait le visage penché sur les deux mains occupées dans une obscurité parfaite comme au fond d'un monde impénétrable ou au fond des siècles. L'espace et le temps semblaient lui dérober Ermeline, tel un objet éternel sur lequel il n'eût pas de prise. Ceci était divin : le renversement du charme qu'il était habitué à produire sur les autres et non pas à subir si fort de leur part. Cependant son regard n'avait rien perdu de sa sorcellerie et si Ermeline eût rencontré une seconde les yeux de Minos le Tonnelier peut-être eût-elle été perdue pour toujours, mais elle se souvenait trop d'avoir tremblé

devant lui dans le chemin où elle avait encore la permission d'être distraite de lui par toute chose et défendue par son oncle « le Chevalier », pour se risquer à défaillir d'émotion et de honte, sans défenseur aucun, dans une maison inconnue où elle entrait pour la première fois.

Seulement il lui faudrait revenir le jour d'après et tout le jour Minos redirait sa romance et tous les jours le Minotaure serait assis, à la même heure, en face d'elle et il lui faudrait tenir son regard enchaîné à ses mains pour ne pas le voir la regarder.

Ermeline ne dormit pas de la nuit.

Le lendemain, Minos lui adressa la parole. Elle sentit que si elle avait répondu une seule syllabe, elle eût consenti entre eux à quelque chose. Elle se savait ridicule, grotesque, affreusement timide aux yeux de toutes les compagnes qui se moquaient d'elle autour de la table ronde, mais elle était si faible, elle se savait si faible devant cet homme qu'à elle seule peut-être il n'était pas permis d'être imprudente. Cependant elle se demanda une seconde si ce n'était pas de « la vie »

qu'elle avait peur et ce fut sa première Tentation. Mais elle eut la force de ne pas céder à son scrupule, parce qu'elle avait aussi l'expérience du « bonheur ».

Minos avait cru comprendre que c'était parce qu'il se tenait en face d'elle qu'Ermeline n'osait pas lui répondre. Un soir il s'effaça derrière elle. Elle l'entendait parler sans le voir. Les douze jeunes filles qui étaient assises en rond sur des tabourets les épiaient tous deux ; il avait apporté ce soir-là des images ; à tour de rôle il les leur faisait voir. Enfin, il se penchait sur Ermeline à qui seule il avait désiré de les montrer. Peu à peu, ses deux bras nus de géant glissèrent de chaque côté des épaules de la vierge pour s'appuyer à la table et son corps se modela sur le corps d'Ermeline, qui, après s'être défendue faiblement, se trouvait enfermée dans une sorte de prison étroite et vivante. Elle sentait au-dessus de la sienne, la tête de Minos, invisible toujours et un souffle brûlant courir dans ses cheveux. Elle était obligée de voir les deux mains de « l'homme » de chaque côté d'une image qui représentait l'Enfer et elle considérait ces deux mains

comme si elle n'en eût jamais vu d'autres avant elles et c'était la première fois aussi bien qu'elle était assise devant la chair comme devant un spectacle admirable. Elle n'aurait su dire si c'était joie ou douleur ; un moment, le corps de Minos tout entier à droite pencha et la chemise entre-bâillée laissait apercevoir la poitrine formidable du Tonnelier. Ermeline désirait les yeux fermés, comme pour s'élever jusqu'à l'âme, de regarder le visage qui la brûlait, mais le souvenir de ce soir de dimanche où elle avait connu la paix du « Lys des Champs » et entendu battre si près du sien le cœur de Dieu se présenta à son esprit.

Minos s'était peu à peu glissé sur le tabouret et avait pris Ermeline sur ses genoux. Ermeline comparait le battement du cœur de Satan le Minotaure au battement du cœur si pur de Dieu. Froisserait-elle de ses propres mains « le Lys » qu'elle avait surpris dans toute sa gloire pour apercevoir le visage qui la brûlait. Les nimbes des quatre vieillards d'Apocalypse reparurent, les deux sœurs des Malades, M. l'Archiprêtre et sa main de cristal annelée d'or en procession. Pour la

première fois, Ermeline hésitait entre son plaisir et le Bonheur. Sept heures sonnèrent. Son oncle le Chevalier l'attendait depuis cinq minutes dans la rue, à la porte du couloir. Les apprenties étaient sorties une à une en riant. La tante de Minos ne rentrait pas. Les yeux d'Ermeline se reportèrent sur l'image qui était exposée devant elle entre deux mains anonymes. A l'Enfer avait succédé une représentation du Paradis : « Je te laisserai partir, quand tu m'auras regardé » lui dit une voix qui n'était celle de personne au monde. Alors Ermeline se tourna vers la droite d'elle-même et ouvrit les yeux sur un paysage extraordinaire, plus troublant que toute l'étendue de la Terre et du Ciel, quand le Soleil est au Zénith, sur le visage d'un homme qui la désirait. Elle essaya de fuir ce paysage, mais à peine s'était-elle détournée vers la gauche d'elle-même qu'il l'y avait devancée ; elle rouvrait les yeux sur lui : « Je t'aime, Ermeline. » Le paysage parlait. Le paysage de ce soir de dimanche était resté muet obstinément et vainement elle avait cherché le visage de Dieu à droite et à gauche d'elle-même. Pourquoi Dieu

s'était-il caché ? ou n'était-ce pas Dieu qui lui parlait, ce soir ? Jamais elle n'avait dit qu'à lui le moindre mot d'amour. Il lui répondait.

Minos à ce moment renversait sur ses genoux Ermeline effrayée et sa bouche gonflée haletait de désir au-dessus d'elle, quand la couturière entra en criant, suivie du « Chevalier ».

Dès qu'Ermeline fut dans son petit lit cage, sur la colline de Beausoleil, une horrible frayeur la prit de cette bouche « haïe ou aimée » ? elle ne savait pas. Alors elle invoqua les dernières paroles du Christ qui s'étaient changées, au dire des deux petites sœurs des Malades, en sept anges resplendissants qui brillaient devant la face de Dieu. Ermeline invoquait surtout l'Ange de la Soif et l'Ange de l'Abandon. Les deux petites sœurs des Malades qui lui avaient confié cette dévotion singulière ne la révélaient qu'aux agonisants. Ermeline savait que l'heure de son agonie était venue. Elle suppliait les sept Anges de la faire mourir d'a-

mour, sans qu'elle pût offenser Dieu, ni Cheval ni Chevalier, ni Madeleine, ni Marie, ni Rose sa mère, ni Théophile Brinchanteau et elle vit l'Ange de la Consommation descendre du Paradis et allumer dans son cœur un feu subtil qui se répandit dans tous ses membres :

— « Si la face du Tonnelier est si belle, murmurerait-elle. Quelle sera la face de Dieu ? » Ce fut sa suprême prière. Le lendemain elle ne put se rendre chez la couturière Favereau et le médecin dut venir. Un feu d'un autre monde s'était emparé d'elle. Ses tempes battaient, son front ardaît, comme une torche aux flammes presque visibles et tangibles. On alla vainement chercher de la glace chez un pâtissier pour éteindre ce feu qu'avait allumé le Ciel. Les quatre vieillards étaient assis dans l'angoisse aux quatre coins du grand lit bateau où l'on avait couché Ermeline. La grande Françoise, qui pouvait seule rester debout et qui s'empresait plus que les autres, avait, quand elle prononçait les mots les plus désespérés qu'elle répétait complaisamment, une ironie cruelle inscrite aux coins des lèvres ; elle avait besoin de pleurer plus que

les autres pour masquer son Sourire. « Le Buisson ardent » dévorait toujours la petite au milieu des vieillards. Les sœurs des malades accoururent et la main de cristal de M. l'Archiprêtre le huitième jour imprima sur les sens d'Ermeline comme les scellés la suprême onction.

L'enterrement d'Ermeline eut lieu un matin d'avril. On avait disposé la bière dans un drap blanc sous le marronnier en fleurs qu'illuminaient les Cierges et des jeunes filles vêtues de mousseline l'emportèrent comme elle était venue, parmi les buissons d'aubépine, d'églantiers.

Et pour qu'Ermeline qui n'avait passé sur la terre que pour mériter son auréole, fût une Sainte, aux yeux de l'Eglise même, Dieu permit que Minos le Tonnelier devenu fou descendît la nuit même dans le cimetière, sautant le mur. La terre était fraîche remuée. Il avait apporté une pelle, une bêche, son couteau de chasse ; il creusa. La nuit était claire. La lune brillait derrière un nuage aussi long que son œuvre. Il creusait toujours. Enfin le cercueil apparut dans ses

fleurs fanées comme le fruit déjà sous les pétales. Le temps pressait. Le travail était plus pénible qu'il avait pensé. S'il s'était juré de posséder Ermeline, même morte ; malgré la mort, Minos voulait se tenir promesse. Le courage était pour lui après le plaisir la plus grande volupté et l'un conditionnait l'autre, mais à peine eut-il soulevé le toit de chêne qu'une horrible odeur le suffoqua. Il s'était muni de parfums qu'il répandit sur ses propres mains et sur les vêtements du cadavre. Quand il eut coupé la robe d'Ermeline avec les ciseaux de sa tante, parmi les étoiles moins brillantes brilla Sélené dans le ciel. Ce corps qui n'était plus défendu par sa mauvaise odeur lui semblait tout livré et d'une beauté parfaite. On ne pouvait rien voir de plus transparent, de plus délicat, de plus fragile, de plus facile à prendre et à posséder : Minos à genoux cependant n'osait pas approcher cette chair désarmée que protégeait encore après son odeur vaincue, le froid invincible. Il baisa d'abord les pieds, comme des bijoux, toucha les doigts des mains dont la splendeur troublait sa vue. Des feux follets erraient peut-être dans le

voisinage des sapins qui entouraient la tombe. Au moment où Minos découvrit le visage d'Ermeline, il crut voir sept bras d'Anges le repousser, et quand il voulut s'enfuir, les sept bras le retenaient. Alors, il recouvrit le visage, referma le toit de planches, fit tomber doucement la terre et s'enfuit, les cheveux blancs.

Quand le lendemain, les quatre vieillards, Benjamin, la Grande Françoise, Rose et Théophile Brinchanteau vinrent faire après la Messe d'usage leur première visite à la morte, ils remarquèrent qu'un étrange parfum doux et pénétrant montait de la Terre. Toute la ville constata le miracle et M. l'Archiprêtre parla le dimanche suivant, à la fin des Vêpres, d'Ermeline qui était morte « en odeur de sainteté ».

Le soir de cette apothéose, Grégoire tourmenté par la vérité, quand il fut seul avec Prosper, Madeleine, Marie et Rose (ils avaient exclu la grande Françoise et à cause d'elle Benjamin de leur intimité) leur dit à voix basse :

— « Quand je suis allé la dernière fois chez M^{me} Favereau, j'ai trouvé Ermeline sur les genoux du Minotaure. »

Une heure de silence dut suivre cette parole et Prosper :

— « C'est Minos pour moi qui a parfumé sa tombe. »

— « Pourquoi pas ? » dit Madeleine.

— « Elle était si « aimable », dit Marie.

Aucun d'eux n'en voulait à Ermeline ni au Minotaure de leur amour, aussi personne ne dissuada M. l'Archiprêtre ni les sœurs des Malades qui croyaient au miracle. Rose seule qui était sa mère gardait à Ermeline rancune de sa faute.

On vit passer désormais tous les soirs, avant la nuit, un bouquet de fleurs à la main chacune, les trois vieilles, dans leur mante noire qu'on appelle une capote dans le pays, le capuchon coiffé en signe de deuil, Grégoire devant ; Prosper qui boitait fermait la marche.

Prosper mourut le premier subitement et puis Grégoire après une courte maladie. Dans les derniers spasmes de leur agonie, Chevalier accompagnait tou-

jours Ermeline dans un chemin fait exprès pour eux et « Cheval » ailé l'emportait dans une céleste et éternelle victoire. On les enterra l'un et l'autre de chaque côté d'Ermeline. Alors les trois vieilles furent seules à faire tous les jours le même voyage entre les buissons, les chenevières, les châtaigneraies et les prés. On les voyait passer à la file, de taille inégale. Marie était devenue maigre et plus grande qu'elle-même dans son deuil. Elle ne mangeait pas, pleurant toujours ? Exsangue le visage desséché, pareil à une figure de parchemin dans la nuit de velours du capuchon, on eût dit qu'elle allait tomber à chaque pas. Ses yeux mouillés et sanglants vous regardaient comme de petites plaies sans âme. Cependant droite comme un i, elle ne perdait pas un pouce de sa taille et parce qu'elle était l'aînée ne marchait jamais la première, si elle ne s'appuyait jamais non plus sur personne. Madeleine au contraire était devenue toute petite. Elle s'était bossuée, la tête rentrée sous la poitrine qui eût pu lui servir d'abri, aussi son capuchon lui était-il inutile, aplati qu'il était sur son dos, comme un collier

de vautour, un peu en arrière du crâne nu sous la coiffe. Elle ressemblait dans ses pèlerinages au cimetière à une grotte en marche. Rose était plus commune que ses sœurs, moins grande que Marie, moins rabougrie que Madeleine, et aussi colorée qu'elles étaient pâles. Elle mourut après Marie d'une maladie étrange. L'horreur d'elle-même que lui avait donnée la mort de sa fille l'avait conduite à ne plus se nettoyer et à ne manger que des salades crues. Son corps s'était couvert de cloques où logeaient des bêtes à 1.000 pattes. Quand les cloques crevaient, les bêtes livides se mettaient à courir sur elle. Il n'y avait que Théophile Brinchanteau et les deux petites sœurs des malades pour la soigner. Madeleine était devenue trop vieille. M. l'Archiprêtre à Rose apporta sa main de cristal annelée d'or, au moment où elle allait mourir pour l'oindre; Théophile angélique lui ferma les yeux; elle l'aimait mieux que sa fille à cause du Minotaure qu'elle lui opposait dans l'âme. Quand Rose fut morte, l'âme s'envola et les bêtes qu'elle portait se répandirent dans la maison et moururent aux quatre coins. On les balaya.

Madelineine restait seule.

Elle refusa d'aller chez la grande Françoise.

Un tailleur de pierres malheureux qui avait douze enfants et demeurait au bas de la colline vint lui demander si elle voulait mourir chez lui. Elle avait 90 ans : — « Douze enfants, » dit-elle. « C'est le Paradis, combien d'Ermeline ? » « Sept ». Pour permettre à la femme du tailleur de pierre d'aller en journée, Madeleineine s'installa, toute bossue qu'elle était, au milieu de sa nichée qu'en l'absence de la mère elle couvait. — « Combien de Théophile ? » Quand on venait la voir, il y en avait dans les plis de sa robe, d'autres sur le dossier de son fauteuil qui jouaient au trapèze, quelqu'un presque sous son bonnet. — « Ainsi je ne suis pas seule », disait-elle, toute souriante. Elle ne s'en fatiguait pas. Les jours de fête, pauvre pagode solitaire désormais, elle se faisait conduire à travers prés, châtaigneraies et chenevières par toute la bande (et le tailleur de pierres lui donnait le bras) jusque sur la tombe des siens qui ressemblait à un petit jardin de presbytère. Chacun y avait son massif, sa pierre, son

rosier, son nom et sa couronne autour d'Ermeline princière. Madeleine s'attardait un peu même sur la place qui lui était réservée, la fleurissait comme les autres, ce qui fâchait 13 cœurs.

MARCEL JOUHANDEAU.

AU MOUILLAGE

Sur la calme baie plus profonde que large, il y a comme un petit village de navires : ils sont dix ou douze, trois-mâts ou bricks, noirs, gris ou blancs ; miroitants de peinture ou écaillés de grandes dartres de rouille, tournant au bout de leurs chaînes d'ancres, aux lents caprices du flot et des courants. Ils se reflètent, plus clairs, plus brillants, dans l'eau hyaline d'un bleu martin-pêcheur traversé de longues et promptes flammes vertes.

On voisine, en canot, d'un bord à l'autre, et, quoi qu'on ait eu soin de ne pas trop les rapprocher par crainte de mésaventures, les « *bâtiments* » forment bien une sorte de bourgade flottante où naissent des rivalités et des brouilles, des alliances et des contre-fédérations. Le capitaine du « Toupinel », snob relativement élégant, méprise le skipper du « John W. Jefferson » qui se fait conduire à terre coiffé d'un vieux

chapeau mou, chaussé de bottes passées au dégras, — et fume la pipe dans les rues ! L'autocrate de la « Belle Zoé » soutient le tyran scandinave du « Kong Harald » dans ses différends avec les deux brevetés hambourgeois du « Karl Schinner » et de la « Bavaria ». Papakrapouloupoulos, de la « Lysistrata », se moque de toutes les querelles et va déjeuner sur toutes les dunettes : *Surr*, — car il fait chaud dans la baie et un honnête navigateur mastique plus agréablement à l'ombre d'une tente en toile à voile que dans une boîte de sapin baptisée « chambre » ou « salon ».

La Ville est assez loin, toute blanche sur un fond de feuillages sombres, égayée de palmes, argentée çà et là d'un toit en zinc. Elle paraît collée contre les mornes d'une masse un peu effrayante, crêpus de forêts, — et qui cernent toute la rade. Le ciel matinal est d'un bleu clair, lumineux, blondi d'or, mais si intense que l'on dirait qu'il en reste à la pointe des mâts.

Quelques barques filent entre les voiliers ou s'arrêtent sous les échelles de commandement. Un gigantesque noir, nimbé d'une auréole de feutre gris-rose,

offre au « second » de l' « Héroïque Dufrottoir » des bananes en croissants de lune et des poissons incarnat pailletés de micas solaires. Le « second », un long dadais mal d'aplomb sur des jambes en mie de pain et paré d'une barbe couleur de paille très sèche, hésite, fait des gestes, va peut-être se décider, quand un petit hercule cramoisi et ventru l'enlève par la ceinture de son pantalon, le pose à l'écart et apparaît à la « coupée » dans toute sa splendeur d'homme-tonneau :

— Ah! je m'en doutais! C'est encore toi, Bombilius!

— Oui, mô ché cââ-pitaine, Bombilius Foncina li-même et en ghande tinue, pou' sâluer à vous et p'ôposer son mâhchandise.

— Tu m'as encore vendu de la saleté hier. Veux-tu me f...iche le camp, vilain voleur !

— Vôleu' ! moi-même suis pas vôleu', f... ! Pou' preuve, j'ai été là-même f...ti en prison pou' avoir f...ti un râclée à yon sale moûn qui m'avait f...ti dedans dans ghand zaffaire commehciale : si moi-même vôleu', fai' zami avec vôleu', pas f...ti des giffes avec ghos bout de bois !

— Démarre un peu vite ou je te lâche le chien dessus !

— Ah ! f...t ! Si vous conjuhez maintenant zani-maux sauvages et bahbares, je me retire devant la fôhce pehfide !

Et Bombilius empoigne ses rames et vogue vers le brick-goélette norvégien. Mais, à moitié route, il s'arrête, se mâte debout dans sa yole et vocifère, avec d'horribles roulements d'yeux et une inquiétante exhibition de dents blanches qui chatoient, hypnotisent, — larges et épaisses comme des manches de couteaux en ivoire neigeux :

« — F... ! ghos cochon si je te rencontre à terre, là même, je casse ton g... figût en petits mohceaux en combat f...ment singulier ! »

Le capitaine exulte, se frotte les mains, puis allume un cigare et, trotinant de ses lourdes et courtes jambes de basset très écartées, fait un tour sur le pont, dans le vent frais et délicieux du matin chargé des parfums verts des forêts moites. Il passe devant le panneau de la cale. Les arrimeurs sont arrivés en « costume de

ville », feutres multicolores et panamas fatigués, chemises bien blanches semées d'ancres amarante ou de bouquets Pompadour, pantalons jaunes ou bleu pâle, bottines ou escarpins, chaussettes écossaises, prune de Monsieur ou saumon. Mais bientôt les « toilettes » ont été enveloppées dans de grands foulards et les braves gens se sont fait des caleçons avec des sacs à pommes de terre. Torses nus, noirs et luisants, mollets et cuisses à l'air, ils flânent un peu, avant de s'engouffrer dans le ventre du navire.

Seuls, le chef d'équipe, Missieur Volney Fénelon (un « griffe » cigare foncé, aux moustaches d'âtre goémon), et un grand jeune homme très fuligineux à face de mouflon, se sont abstenus de changer de vêtements. Missieur Fénelon casqué d'un « haut de forme » gris-perle, jugulé d'une cravate rouge, sanglé dans un complet mastic, les pieds coquettement blottis en des pantoufles de tapisserie, ne peut opérer lui-même puisqu'il doit surveiller le travail. Le grand jeune homme, — Anâzâyô (Anaxagone) de son nom de baptême, — déjà étalé sur le pont, ses longues jambes inertes, la tête

sur l'estomac comme s'il était accablé de fatigue, les épaules appuyées à un mât, son melon cachou de travers, répète de temps à autre : « Ji me sens pas en train ! »

— Il est jamais en train, dit Volney Fénelon au capitaine. Ji me contente pas le payer ! Il veut un métier, Anâzâyô, il a horreur des initiles sans le moindre zétiquette professionnel ! : alors il est arrimeur, mais il a jamais touché un *bûche* campêche ou un sac café de sa... pâhdon !... de sa couhtisane de vie...

— Ji ne pourrais pas suppôhter mes touhments maladifs loin des braves qui transpirent : ce serait lâche. Ji veux, au moins « compatir de l'œil » à leurs glohieux labeurs...

Et Anâzâgô s'assoupit : sans doute il compatit mieux, les yeux fermés.

Les quatre qui arriment « pour de bon » se sont introduits dans la cale peu profonde au moyen d'une échelle de fer et on les voit qui reprennent et parachèvent l'œuvre de la veille, déplaçant un morceau de souche, recalant plus soigneusement une grosse branche

de campêche, garnissant un interstice, « *coiçant* » les énormes piles, — (de vraies murailles ligneuses) avec du « tit bois ». Ce sont de beaux hommes rondement musclés, aux mouvements lents et souples, mesurés et forts. La lumière, qui tombe par le panneau béant, lustre leur noir épiderme de reflets de bronze sombre et chaud.

Voici les chalands le long du bord, apportant de nouveaux morceaux de forêt. Deux matelots qui ont sauté sur les gabarres passent, par une « coupée » de l' « Héroïque Dufrottoir » des *bûches* plus hautes et plus lourdes qu'un homme, — violettes ou rougeâtres, parfois comme barbouillées d'encre quand elles sont humides.

Des camarades « crochent dedans », les attirent au-dessus du pont ; d'autres les saisissent à leur tour et les précipitent dans la cale :

— Gare dessous, arrimeurs !

Ces arrimeurs s'agitent maintenant comme des diables, bondissent de côté pour éviter les pesantes pièces de bois — et leurs sacs à pommes de terre vol-

tigent, tels des jupons — se perchent au besoin sur un tas inachevé, puis fondent sur les quarts ou les dixièmes de troncs d'arbres qu'ils enlèvent avec une rapidité folle et casent provisoirement en attendant une pause des matelots fatigués. Ils profiteront alors de ce que les Plounez et les Plourivo s'essuieront le front et les joues avec leurs tricots ou des morceaux de toile à voile aussi spongieux que des plaques de tôle, pour « coller tout d'aplomb ». Parfois, quand une bûche monstre heurte le cadre du panneau, tout le navire sonne comme une immense grosse caisse. De loin en loin un matelot va boire à une grande « *moque* » carrée, ancien réceptacle à saindoux, quelques gorgées d'une eau un peu tiède où nagent des coupoles de citrons, ou bien un noir se gratifie d'« yon bon goutte tafia des Cayes », dont, gentiment, il offre un coup à son congénère blanc affadi par la limonade sans sucre.

Il fait horriblement chaud dans le crépuscule de la cale ; midi approche et, bien que le pont supérieur brûle de blancheur comme incandescente, les fils du pays s'y réfugient pour prendre un repos sommaire,

à l'ombre indigo d'un « *rouf* » dans un bain de brise molle qui nacre le ciel, l'air et la mer. Les matelots qui ont mangé à neuf heures, vont faire une brève sieste.

A une heure, le capitaine qui a été un peu écrémer le marché, revient à son bord dans un youyou bondé de choux littéralement bleus, de poulets plumés à peau blonde, de « zavocats », de mangos, d'œufs, d'encornets, d'huîtres, de mangliers, de choux-palmistes, tout cela pêle-mêle. Il ramène son confrère Guénézan, de la « rivière de Nantes », commandant le « Jeune-Cuné-gond ». Il appelle son cuisinier Ipomy Zonzon, martiniquais expert en mangeailles cosmopolites, acajou de teint et crêpu de cheveux, et lui ordonne de « torcher un déjeuner à la course ». Ipomy Zonzon serti de drap vert-bouteille et d'un vaste tablier à carreaux rouges et jaunes, molleté de demi-bottes, couronné d'une casquette dont la visière caresse sa nuque, déclare que c'est pour lui un « pitit jeu d'enfant », mais qu'il est « escandaleusement tard ».

Dix minutes ne se sont pas écoulées que les deux capitaines installés sous la tente, sur la terrasse en

bois de la dunette, se partagent une omelette aux « truffes d'Aquin » et se gargarisent d'un agréable vin grenat où le soleil glisse des mordorures. A ce moment, Papakrapouloupoulos, de la « Lysistrata », jaillit en quelque sorte du plancher du pont et annonce, les larmes aux yeux, que « la chaudière de sa cuisine a éclaté ». On l'accueille en ricanant sans trop d'insistance et le sage hellène, grammaticalement incorrect mais disert, pérore sans perdre une bouchée. Parfois il interrompt une phrase peignée au râteau pour se livrer à un petit *a parte* de polyglotte : c'est son genre de plaisanterie : « Agathos oinos, molto buono, muy bueno, riquisimo, caramba ! ser gutt ! bl..dy nice wine, by Jove ! Pour de la bonne *pive* !... » (Il a été dans sa jeunesse étudiant en droit au Quartier Latin, entre deux circumnavigations.)

Malheureusement, il est si fortement séduit par un « karry de cribiches » dont il reprend neuf fois, tandis que ses commensaux dépêchent le poulet « sauce papa », le filet de bœuf, la salade de palmiste, le calalou « à la Port-au-Prince », le fromage, les ananas, la gelée de

goyaves, — qu'il ne peut plus dominer de sa voix grêle la discussion éclore au rôti, — entre le Morlaisien et le Nantais, — virulente aux légumes, — envenimée au dessert, et qui se gâte complètement à la minute où Zonzon apporte le café :

— Je vous dis que la petite Osilia est une grue !

— Allons donc ! Je connais son père qui est très bien !

— Joli argument ! Il a maquignonné sa belle-mère et ça c'est un comble ! De plus on l'a fourré à la « calabousse » pour escroquerie !

— Je n'ai pas obtenu *ça* !...

— Avec votre museau, ce n'est pas étonnant... mais pour un autre, c'est facile, vous savez !

— Vous êtes un sale menteur !

— Laissez-moi achever mon petit verre... Bon ! Maintenant, je vais vous l'envoyer sur le mufle !

Papakrapouloupoulos intervient :

— Flanquez pas la table par terre : j'é suis en retard de quatre plats !

Mais Guénézan qui a, lui, fini de déjeuner, secoue

la poussière de l' « Héroïque Dufrottoir », traverse le pont en donnant des coups de poing dans le vide, en hurlant que l' « affaire ira plus loin », et se précipite dans son embarcation qui attend sous l'échelle de commandement.

Le capitaine Le Pembazellec rayonne, triomphe et, comme le « second » s'alarme d'une rencontre possible :

— Ouatt' ! un duel à l'insecticide, alors ! Il crèvera à la première décharge !

Puis il retourne inspecter les voltigeurs de la cale, négligés depuis ce matin. Papakrapouloupoulos termine son repas et file à l'anglaise.

Les arrimeurs sont moins alertes qu'avant midi : la sueur coule, sur leurs dos presque violets, en rubans d'argent : on croirait voir des sillages de colimaçons. Le tafia des Cayes ne stimule plus ; il produit l'effet d'un stupéfiant.

Sur la plage la plus voisine les masses chatoyantes de verdure n'ont pas un frisson. Les grands cocotiers semblent plus arqués. Sur toute la rade, il pleut de l'or brûlant.

Les matelots sentent leur tête qui tourne dans une alanguissante folie chryséenne et bleue où virent des maëlstroms d'azur ; les *bûches* pèsent comme des piliers de fer. Les caractères s'aigrissent en bas :

— Excély ! f...tônné ! ba-moin'ti bois !

— F... ! Missié, pahlez fhançais : capitaine-là écoute à vous, là même...

— Excély f...s... vi' bondo ! Ba-moin 'tit bois. Khenom didié !

— Ji vous dis, Mâhcellus, capitaine-là écoute à vous : Prenez-vous ce dignitai' pou' un chose sans oheilles ?

— Excély ji vous pahle en fhançais : F..tez-moi du 'tit bois, vié macaque.

— F... bhigand ! » M. Volney Fénelon ramène le calme en distillant avec douceur :

— Taisez donc vos guioles, mes chés compés ! »

Le temps coule ; la brise se lève, les bois embauement ; les cocotiers saluent ; la baie revêt une robe de béryl étincelante de petits diamants.

Voici un canot à six rameurs qui accoste l' « Hé-

roïque Dufrottoir ». Un bizarre Monsieur, au teint de truffe bien fraîche, un beau Monsieur qui tient du planteur des romans de pensionnats et du garde national du Gouvernement de Juillet, coiffé d'un panama formidable, son gros bedon pincé dans une longue, longue redingote bleue surplombée de deux petits fauteuils d'or à franges de vingt centimètres (zépau-lettes zordonnance) gravit l'échelle et s'avance vers Le Pembazellec : son œil veut être sévère, tout son visage respire une majesté à la fois terrible et « bon enfant ».

— Capitaine, en ma qualité de Commandant de port, je viens donner un avertissement « précastigatoire ». L'impudeur fleurit sur votre respectable navire. Pas plus tard qu'hié, à ceinq heu' de relevée, l'un de vos mââtîlots sispendu par ses exthémités supéhieu' aux zhaubans de ce voilier à « polymâtûre » obéissait à une khüelle nécessité de la nâtu » : la partie inféhieu de son zindividu, dépouillée des « voiles pantalonniens », fixait résolument notre ville qu'elle paraissait regahder non sans eïnsolence. Avec *un* jumelle de moyen force, le flagrant délit était parlant.

A vous revoir, Capitaine : j'ai fait héroïquement mon devoir de *dénonce* : Faites le vôtre ! »

Et le Commandant de port, plus noble que jamais, saluant et salué, regagne sa yole qui repart lentement, d'une allure comme solennelle...

... Voici la nuit : le capitaine a dîné. Rien ne semble plus veiller à bord qu'un gros œil rouge et un gros œil vert dont les longs reflets tremblent sur la faible houle. Un seul « homme » est de garde sur le pont, le pilotin, un fantaisiste peu impressionné par les graves responsabilités qu'il encourt, et du reste ancien ou plutôt récent élève de Condorcet.

Il y a un clapotis sur l'eau nocturne, noirement bleue et à peine ondulée de mourantes phosphorescences d'un or vert très pâle. Un canot frôle le trois-mâts... Qui va là ? demande négligemment le pilotin à moitié endormi.

— Moi-même Osilia ! Viens comme hier, 'tit pilotin, en promenade avec moi, suis jolie 'tit' fille, tu sais bien ! Fait bon sur l'eau : tout à l'heure, il y avait pitites étoiles dans la mer ; c'étaient comme des fleu'

de lumié : on avait envie cueilli' !... Et pis tu seras bien : j'ai mis un coussin de voitu' dans le canott'... »

JOHN-ANTOINE NAU

PRÉFACE

POUR UNE NOUVELLE TRADUCTION⁽¹⁾

DE

“ LA SOIRÉE AVEC M. TESTE ”

(1) Par Ronald Davis.

Ce personnage de fantaisie dont je devins l'auteur au temps d'une jeunesse à demi littéraire, à demi sauvage ou... intérieure, a vécu, semble-t-il, depuis cette époque effacée, d'une certaine *vie*, — que ses réticences plus que ses aveux ont induit quelques lecteurs à lui prêter.

Teste fut engendré, — dans une chambre où Auguste Comte a passé ses premières années, — pendant une ère d'ivresse de ma volonté et parmi d'étranges excès de conscience de soi.

J'étais affecté du mal aigu de la précision. Je tendais à l'extrême du désir insensé de comprendre, et je cherchais en moi les points critiques de ma faculté d'attention.

Je faisais donc ce que je pouvais pour augmenter un peu les durées de quelques pensées. Tout ce qui m'était facile m'était indifférent et presque ennemi. La sensation de l'effort me semblait devoir être re-

cherchée, et je ne prisais pas les heureux résultats qui ne sont que les fruits naturels de nos vertus natives. C'est dire que les résultats en général, — et par conséquence, les *œuvres*, — m'importaient beaucoup moins que l'énergie de l'ouvrier, — substance des choses qu'il espère. Ceci prouve que la théologie se retrouve un peu partout.

Je suspectais la littérature, et jusqu'aux travaux assez précis de la poésie. L'acte d'écrire demande toujours un certain « sacrifice de l'intellect ». On sait bien, par exemple, que les conditions de la lecture littéraire sont incompatibles avec une précision excessive du langage. L'intellect volontiers exigerait du langage commun des perfections et des puretés qui ne sont pas en sa puissance. Mais rares sont les lecteurs qui ne prennent leur plaisir que l'esprit tendu. Nous ne gagnons les attentions qu'à la faveur de quelque amusement ; et cette espèce d'attention est passive.

Il me semblait indigne, d'ailleurs, de partir mon ambition entre le souci d'un effet à produire sur les autres, et la passion de me connaître et reconnaître

tel que j'étais, sans omissions, sans simulations, ni complaisances.

Je rejetais non seulement les Lettres, mais encore la Philosophie presque tout entière parmi les Choses Vagues et les Choses Impures auxquelles je me refusais de tout mon cœur. Les objets traditionnels de la spéculation m'excitaient si malaisément que je m'étonnais des philosophes ou de moi-même. Je n'avais pas compris que les problèmes les plus relevés ne s'imposent guère, et qu'ils empruntent beaucoup de leur prestige et de leurs attraits à certaines *conventions* qu'il faut connaître et recevoir pour entrer chez les philosophes. La jeunesse est un temps pendant lequel les conventions sont, et doivent être, mal comprises ; ou aveuglément combattues, ou aveuglément obéies. On ne peut pas concevoir, dans les commencements de la vie réfléchie, que seules les décisions arbitraires permettent à l'homme de fonder quoi que ce soit : langage, sociétés, connaissances, œuvres de l'art. Quant à moi, je le concevais si mal que je m'étais fait une règle de tenir secrètement pour nulles ou méprisables toutes les opi-

nions et coutumes d'esprit qui naissent de la vie en commun et de nos relations extérieures avec les autres hommes, et qui s'évanouissent dans la solitude volontaire. Et même je ne pouvais songer qu'avec dégoût à toutes les idées et à tous les sentiments qui ne sont engendrés ou remués dans l'homme que par ses maux et par ses craintes, ses espoirs et ses terreurs ; et non librement par ses pures observations sur les choses et en soi-même.

J'essayais donc de me réduire à mes propriétés *réelles*. J'avais peu de confiance dans mes moyens, et je trouvais en moi sans nulle peine tout ce qu'il fallait pour me haïr ; mais j'étais fort de mon désir infini de netteté, de mon mépris des convictions et des idoles, de mon dégoût de la facilité et de mon sentiment de mes limites. Je m'étais fait une île intérieure que je perdais mon temps à reconnaître et à fortifier...

M. Teste est né quelque jour d'un souvenir récent de ces états.

C'est en quoi il me ressemble d'aussi près qu'un en-

fant semé par quelqu'un dans un moment de profonde altération de son être, ressemble à ce père hors de soi-même.

Il arrive, peut-être, que l'on abandonne de temps à autre à la vie, la créature exceptionnelle d'un moment exceptionnel. Il n'est pas impossible, après tout, que la singularité de certains hommes, leurs valeurs d'écart, bonnes ou mauvaises, soient dues quelquefois à l'état instantané de leurs générateurs. Il se peut que l'instable ainsi se transmette et se donne quelque carrière. N'est-ce point là, d'ailleurs, dans l'ordre de l'esprit, la fonction de nos œuvres, l'acte du talent, l'objet même du travail, et en somme, l'essence du bizarre instinct de faire survivre à soi ce que l'on obtint de plus rare ?

Revenant à M. Teste, et observant que l'existence d'un type de cette espèce ne pourrait se prolonger dans le réel pendant plus de quelques quarts d'heure, je dis que le problème de cette existence et de sa durée suffit à lui donner une sorte de vie. Ce problème est un germe. Un germe vit ; mais il en est qui ne sauraient se développer. Ceux-ci essayent de vivre, forment des

monstres, et les monstres meurent. En vérité, nous ne les connaissons qu'à cette *propriété remarquable* de ne pouvoir durer. *Anormaux* sont les êtres qui ont un peu moins d'avenir que les *normaux*. Ils sont semblables à bien des pensées qui contiennent des contradictions cachées. Elles se produisent à l'esprit, paraissent justes et fécondes, mais leurs conséquences les ruinent, et leur présence bientôt leur est funeste.

— Qui sait si la plupart de ces pensées prodigieuses sur lesquelles tant de grands hommes, et une infinité de petits, ont pâli depuis des siècles, ne sont point des monstres psychologiques, — des *Idées Monstres*, — enfantés par l'exercice naïf de nos facultés interrogantes que nous appliquons un peu partout, — sans nous aviser que nous ne devons raisonnablement questionner que ce qui peut véritablement nous répondre ?

Mais les monstres de chair rapidement périssent. Toutefois ils ont existé quelque peu. Rien de plus instructif que de méditer sur leur destin.

Pourquoi M. Teste est-il impossible ? — C'est son *âme* que cette question. Elle vous change en M. Teste.

Car il n'est point autre que le démon même de la possibilité. Le souci de l'ensemble de ce qu'il peut le domine. Il s'observe, il manœuvre, il ne veut pas se laisser manœuvrer. Il ne connaît que deux valeurs, deux catégories, qui sont celles de la conscience réduite à ses actes, le possible et l'impossible. Dans cette étrange cervelle, où la philosophie a peu de crédit, où le langage est toujours en accusation, il n'est guère de pensée qui ne s'accompagne du sentiment qu'elle est provisoire ; il ne subsiste guère que l'attente et l'exécution d'opérations définies. Sa vie intense et brève se dépense à surveiller le mécanisme par lequel les relations du connu et de l'inconnu sont instituées et organisées. Même, elle applique ses puissances obscures et transcendantes à feindre obstinément les propriétés d'un système isolé où l'infini ne figure point.

Donner quelque idée d'un tel monstre, en peindre les dehors et les mœurs ; esquisser du moins un Hippogriffe, une Chimère de la mythologie intellectuelle, exige, — et donc excuse, — l'emploi, sinon la création,

d'un langage forcé, parfois énergiquement abstrait. Il y faut également de la familiarité, et jusqu'à quelques traces de cette vulgarité ou trivialité que nous nous permettons avec nous-mêmes. Nous ne gardons pas de ménagements avec celui qui est en nous.

Le texte assujetti à ces conditions très particulières n'est certainement pas d'une lecture trop aisée dans l'original. Davantage doit-il présenter à qui veut le transporter dans une langue étrangère des difficultés presque insurmontables. Voici cependant la deuxième transposition en anglais de la *Soirée avec M. Teste*. Elle me semble remarquable.

PAUL VALÉRY.

POÈME

Dédié à ARTHUR FONTAINE.

Gare de la douleur j'ai fait toutes tes routes.
Je ne peux plus aller, je ne peux plus partir.
J'ai traîné sous tes ciels, j'ai crié sous tes voûtes.
N'est-ce pas aujourd'hui que j'en verrai sortir
Le masque sans regard qui roule à ma rencontre
Sur le crassier livide où je rampe vers lui,
Quand le convoi des jours qui brûle ses décombres
Crachera son repas d'ombres pour d'autres ombres
Dans le tremblement sourd qui monte de la nuit.

Ville de fiel, orgues brumeuses sous l'abside
Où les jouets divins s'entr'ouvrent pour nous voir,
Je n'entends plus gronder dans ton gouffre l'espoir
Que me soufflaient tes chœurs, que me traçaient tes signes,
A l'heure où les maisons s'allument pour le soir.

Rûche du miel amer où les hommes essaient,
Port crevé de strideurs, noir de remorqueurs,

*Où la huée enfonce sa clef dans le cœur
Haïssable et hagard des ludions qui s'aiment,
Torpilleur de la chair contre les vieux mirages
Dont la salve défait et refait les visages,
Sombre école du soir où la classe rapporte
L'erreur de s'embrasser, l'erreur de se quitter,
Il y a bien longtemps que je sais écouter
Ton écluse qui souffre à deux pas de ma porte.*

*Je suis venu chez toi du temps de ma jeunesse.
Je me souviens du cœur, je me souviens du jour
Où j'ai quitté sans bruit pour surprendre l'amour
Mes parents qui lisaient, la lampe, la tendresse,
Et ce vieux logement que je verrai toujours.*

*Sur l'atlas enfumé, sur la courbe vitreuse,
J'ai guidé mon fanal au milieu de mes frères.
Les ombres commençaient le halage nocturne.
Les hommes s'enroulaient autour du dévidoir.
La boutique, l'enclume à l'oreille cassée,
La forge qui respire une dernière prise,*

*La terrasse qui sent le sable et la liqueur
Rougissaient par degrés sur le livre d'images
Et gagnaient lentement leur place dans l'église.
Un tramway secouait en frôlant les feuillages
Son harnais de sommeil dans les flaques des rues.
L'hippocampe roulait sa barque et sa lanterne
Sur les pièges du fer et sur les clefs perdues.
Il y avait un mur assommé de traverses
Avec un bec de gaz tout taché de rousseur
Où fusaient tristement les insectes des arbres
Sous le regard absent des éclairs de chaleur.
L'odeur d'un quartier sombre où se fondent les graisses
Envoyait gauchement ses corbeaux sur le ciel.
Une lampe filait dans l'étude du soir.
Une cour bruissait dans son gâteau de miel.
Une vitre battait comme un petit cahier
Contre le tableau noir où la main du vieux maître
Posait et retirait doucement les étoiles.
Les femmes s'élançaient comme des araignées
Quand un passant marchait sur le bord de leur toile.
Les grands fonds soucieux bourbillaient de plongeurs*

*Que le masque futur cherchait comme il me cherche.
Le présage secret qui chasse sur les hommes
Nageait d'un peu plus près sur ma tête baissée.*

*Je me suis retrouvé sous ta serre de vitres
Dans les plants ruisselants, les massifs de visages
Scellés du nom, de l'âge et du secret du coffre,
Du nécessaire d'os et du compas de chair,
En face du tunnel où se cache la fée
De l'aube, qui demain vendra ses madeleines
Sur un quai somnolent tout mouillé de rosée
Dans le bruit du tambour, dans le bruit de la mer.
J'ai longé tout un soir tes grands trains méditants,
Triangles vigilants, tisons, bielles couplées,
Sifflets doux, percement lointain de courtilières,
Cagoules qui clignez bassement par vos fentes,
Avec deux passants noirs penchés sur la rambarde
Au-dessus du fournil du pont de la Chapelle
Où le guerrier déchu qui promène les hommes
Encrasse son panache avec un bruit de chaînes,*

*Et le grand disque vert de la rue de Jessaint,
Gare de ma jeunesse et de ma solitude
Que l'orage parfois saluait longuement,
J'aurai longtemps connu tes regards et tes rampes,
Tes bâillements trempés, tes cris froids, tes attentes,
J'ai suivi tes passants, j'ai doublé tes départs,
Debout contre un pilier j'en aurai pris ma part
Au moment de buter au heurtoir de l'impasse,
A l'heure qu'il faudra renverser la vapeur
Et que j'embrasserai sur sa bouche carrée
Le masque ardent et dur qui prendra mon empreinte
Dans le long cri d'adieu de tes portes fermées.*

LÉON-PAUL FARGUE.

POÈMES
DE
SIR THOMAS WYATT
(1503-1542)

*« Car à tourner d'une langue estrangere
La peine est grande et la gloire est legere. »*

LA BOËTIE.

I

L'AMANT EXPOSE COMME IL FUST DELAISSÉ DE TELLE QUI LUY AVOIT BAILLÉ SES BONTÉS

*Me fuyt ce qui m'avoit souventes foyz cherché,
Les piés nuds, se coulant dans ma chambre en silence ;
Ce que nagueres vy tendre, doux, attaché,
S'est en foleur tourné, sans nulle remembrance
D'avoir en aucuns jours grand peril approuché
Pour becqueter mon pain à mes doigts ; on varie,
On court tout de randon vers neufve fantasie.
Fortune en soit loïee, on eust aultres façons
Passant fort celles-cy ; une sur toutes chere :
Elle apparut apres masques et violons,
Peu vestue, et glissoit sa parure legiere*

*Comme elle me saisit en ses bras fins et longs,
Doulcement me donnant de son baiser le basme,
Tout bas disant, Comment aymez cecy, chere Ame ?
Un songe ? Que non point, vous le savez mes yeux.
Mais que tout ha mué graces à ma simplesse !
C'est le forjurement le plus injurieux ;
Mon congié je reçois, elle m'en faict largesse,
Ains, c'est pour elle-mesme aller à d'aultres jeux.
Or qu'ainsy suy servy de sa benignité,
Me le plairoit sçavoir, qu'a elle merité ?*

II

L'AMANT COMPARE SON DESTIN

AVECQUES

UNE NAVIRE BATTUE DE LA TEMPESTE

*D'oubliance eslourdie elle erre ma gallere
Sur les flots horriblez, par ceste nuict d'hyver ;
Mon Maistre, mon Seigneur, las ! qui me faict la guerre,
La barre, dur nocher, de Rocher en Rocher.
Un farouche penser à chaque rame tire
Comme si qu'il voirroit la mort de legier cueur ;
Le perdurable vent qui la voile descire
Ha trame de soupirs oultrés et de tremeur ;
De lermes grant pleuvour, de desdains grant noirceur
Ont encor fatigué, empesché le cordage
Qu'ignorance avoit tors et qu'avoit tors erreur ;
Mes astres où sont ils, ces fauteurs de naufrage ?
Dessous l'unde est raison qui m'eust esté confort,
Et je demeure là, jà desesperant du port.*

III

UNE PRESSANTE REQUESTÉ
A SON INSENSIBLE MAISTRESSE
POUR N'EN ESTRE POINT DELAISSÉ

*T'en vas-tu me quitter ainsy ?
Desnie telle felonnie,
Si tu veux n'estre point honnie
De ma grieve melancholie.
T'en vas-tu me quitter ainsy ?
Dy-moy que nenny !*

*T'en vas-tu me quitter ainsy,
Moy qui t'aimay tout un long aage,
Qu'heur ou malheur fust le partage ;
Ton cueur auroit ce dur courage
De me vouloir quitter ainsy ?
Dy-moy que nenny !*

*T'en vas-tu me quitter ainsy,
Quand sur mon cueur tu as maistrie
Sans nul change ne departie,
Sans marrisson et sans enuie ;
T'en vas-tu me quitter ainsy ?
Dy-moy que nenny !*

*T'en vas-tu me quitter ainsy,
Et nulle pitié ne tient elle
Pour qui t'ayme d'une amour telle ?
Las, que tu peux estre cruelle !
T'en vas-tu me quitter ainsy ?
Dy-moy que nenny !*

IV

QUE FOY EST MORTE
ET AMOUR SINCERE MISE A MESPRIS

*Que dire en seureté,
Des lors que Foy est morte,
Des lors que Verité
Loin de vous se deporté,
M'en iroy-je mené
Au train de perfidie ?
Non point, non point, ma Mye !*

*Promesse pour promesse,
Vous m'alliez assurant
D'estre preude maistresse
Tant que seroys constant.
Ainz si tost que j'ay veu
En vostre double jeu,
Mon rolle, dy-je, adieu !*

*Car ceder à detresse
Cecy n'est point mon faict,
Et volentiers je laisse
[Ung si meschant object.]
C'est comme je reçois
Que je veulx donner, moy,
Adieu vous dy, traistresse !*

*L'oseriez-vous desdire
Ce que tousjours disiez,
Que ce que je desire
Oncq' ne refuseriez ?
Ainsy duppe et desceu
Devant que l'aye sceu !
La Desaimée, adieu !*

V

L'AMANT RAPPORTE L'HUMEUR MUABLE
DE SA FANTASQUE MAISTRESSE

*Se peult il
Qu'ung si fier different,
De si large compas, si agu, si poignant,
Qui si tard commença, fine si vistement,
Se peult il !*

*Se peult il !
Un vueil tant inhumain,
Ung si bouillant transport qui verse si soubdain
De l'amour en la haine, et s'accoise au derrain,
Se peult il !*

*Se peult il !
Se peult il qu'on decele
Dedans un mesme cueur humeur tousjours nouvelle,*

*Qui virevouste et muë ainsy que vent et gresle,
Se peult il !*

*Se peult-il !
En des yeux l'espier
Ce que on voyt autant comme dez varier,
A seureté desquelz un chascun peut taster ?
Se peult il !*

*Il se peut.
Vertir sans prendre cesse,
Et bouter si tresbas qui fust en grant hautesse,
Et du faiste cheant, terrir avec mollesse,
Il se peut.*

*Tout se peut,
Qui veut le cuyde bon ;
Premier croyez, depuys en esprouverez mon :
Tant qu'homme femme accointe à bans et à bandon,
Tout se peut.*

VI

L'AMANT LAMENTE
LA MAUVAISTIE DE L'AMANTE

*Un effort, mon Luth, le dernier
Qu'il nous chaille au vent jecter ;
Ce mien labeur te faut finer,
Et lors que ton chant sera traict,
Tay toy mon luth, car c'en est faict.*

*Plus tost sans oreille on orra,
Plus tost plomb marbre engravera,
Que mon chant son cueur n'entrera ;
Chant, pleurs, soupirs on luy donrait ?
Non ! non ! mon luth, car c'en est faict.*

*Moins dur est veu le dur Rocher
Chaque coup les flotz repousser
Qu'elle mes vœux et mon penser ;
Passant espoir je suy defaict,
De mon luth et moy c'en est faict.*

*Toy si vaine des cueurs sans art
Qu'Amour a feru de son dart,
Et que, Bourelle, il te depart,
Saiche qu'il n'ha son arc retraict,
Si de mon luth et moy c'est faict.*

*Tes desdains trouveront vengeur
Qui firent jeu de grant douleur ;
Car soubz le soleil plus d'ung cueur
Au complaint des cueurs se complaist,
Si de mon luth et moy c'est faict.*

*Seche vieille un temps te peut voir
L'yver par un froidureux soir,
Soubz la lune en vain te douloir
De honteuse ardeur en secret ;
Lors t'oye qui veut, moy c'est faict.*

*Lors peut estre auras repentir
Du temps que tu fiz à plaisir
Tes amans pasmer et gemir ;
Lors sauras qu'est beauté que prest,
Lors brusle et ard comment j'ay faict.*

*Cesse, mon luth, l'effort dernier
Qu'il nous chaille au vent jecter,
Et cy fine nostre chanter ;
Ore doncq' que ce chant est traict,
Mon luth tay toy, car c'en est faict.*

VII

DE PROFUNDIS CLAMAVI

*Du fin fond de peché, du fort de desespoir,
Du profond de la mort et de mon cueur funebre,
Du profond de cest antre où loge la tenebre,
Je crie à toy Seigneur, Seigneur pleige moy voir !
En ceste voix, Seigneur, daigne cognoistre, escoute
Mon cueur et mon espoir et ma plainte et ma routte
Et mes esclancemens ; fay de par ta faveur
Que ceste voix, Seigneur, ton oreille elle attouche.
Nul lieu pour si lointain qui de toy ne soit prouche,
Et nul gouffre si bas que dans sa profondeur
Tu n'oreilles ; oy doncq' ma piteuse clameur,
Car si tu veux peser nostre offense, Seigneur,
Si est mise à l'estroict ton intime clemence ;
De ton extreme loy si tu veux tout l'effet,
Qui pourra subsister, Seigneur, qui ne faudrait*

*A compte rigoureux ? Terreur, non reverence,
Lors regneroit cy-bas. Ainz tu ne quiers qu'Amour,
Pource que dans ta main Mercy ha son sejour,
Et nos cueurs tu les meus avecq' ceste esperance.
Ma fiance, o Seigneur, je l'ai posee en Toy
Et mon ame à tousjours espouse ceste foy.
Ta tressainte Parole esterne en excellence,
Ta benoïste Promesse oncques qui ne mentit,
Mon propos ont esté, mon pilier et reduit.
Mon ame ha de son Dieu desir plus irrité
Que celui du Veilleur quand le jour il espie,
Qui sa soif de sommeil estanche et soulacie.
Tousjours qu'en le Seigneur Israel soit fondé,
Car il tient devers soy toute grace et bonté :
Rançon viendra de Luy, vous dy, à grant planté,
Et le rachat sera de toute iniquité.*

Traduction de
ANNIE HERVIEU
et AUGUSTE MOREL.

SIR THOMAS WYATT

Une après-midi en juin et un petit chemin au cœur du Comté de Kent et l'illusion de monter vers la mer, d'avancer sur une immense terrasse environnée de la mer, dans le calme odorant d'un parc suspendu sur la mer... Et le sentiment, aussi, d'être en sécurité sur cette terrasse, de n'avoir rien à craindre de cette mer, de ces mers, et de n'avoir pas quitté la douceur de l'Europe... Tout cela aisément ramène dans la mémoire du promeneur deux vers d'une des Satires de Sir THOMAS WYATT :

*But I am here in Kent and Christendom
Among the Muses, where I read and rhyme...*

Ce coup de génie : le rapprochement soudain de l'humble Kent (sa province natale) et de la Chrétienté (tout le Continent, toute la perspective des villes : celles où l'on débarque, et Paris, Milan, Madrid, Cologne, Naples, Vienne et Rome, tout le grand trésor de la terre), cela suffit pour que le poète du début du xvi^e siècle revive et que le promeneur d'un jour d'été du xx^e siècle l'ait pour compagnon sur cette route du Kent. La distance (quatre cents ans bientôt) qui nous séparait du jour où furent écrits ces deux vers s'abolit. Et c'est aussi l'effet du paysage rural, où rien n'a changé depuis des siècles (si ce n'est la route, non visible d'ici, où on a posé des barres d'acier parallèles, et au loin ces fils de fer tendus entre des poteaux alignés), où le paysan éternel refait son geste éternel, et relève la tête pour voir le seigneur venu

d'étrange pays, hôte d'un seigneur du Comté (1)... In Kent... in agro Cantiano... L'esprit, désactualisé, flotte à travers les milliers de saisons qui ont passé sur ces terres, entre la conquête romaine et « nos jours », et s'arrête sans effort à cette époque plus brillante, moins puritaine que la nôtre, plus entreprenante, plus neuve, et, comme on aurait dit vers 1910-1925, plus « vivante » et plus « moderne ». Au milieu des fêtes de Cour, des déclarations de guerre, des batailles, des réceptions de souverains, — l'échiquier avec ses grandes pièces : le Pape, l'Empereur, le Roi de France, le Grand Turc, — survient le coup de tonnerre, la plus étonnante nouvelle après celle de la capture du roi de France sur un champ de bataille : le roi d'Angleterre se retirant, avec tout son peuple, de la République Chrétienne, et se ravalant au rang du Grand Turc. Et les projets d'alliance, de Croisade. Et un Concile qui certainement va changer la face de la terre... Et les départs pour les Nouvelles Indes.

Si moderne est-on sous ce règne de Henri VIII, qu'un garçon qui succède à son père dans le métier de Courtisan, entre à l'Université à 12 ans, se marie à 17, est père de famille à 18, chargé de mission à 20, fonctionnaire palatin à 21, secrétaire d'ambassade à 23, gouverneur de place à 26 (2), général à 30, ministre plénipotentiaire et Envoyé Extraordinaire à 34, — et à 39, il meurt au service de son Roi ; d'un accident de travail : pneumonie prise en voyage, alors qu'il allait recevoir officiellement, au port d'arrivée, un ambassadeur étranger. Entre temps, il a été plusieurs

(1) En réalité, la culture du houblon dans le Kent (qui est ce qui lui donne son caractère particulier) ne date que des premières années du règne de Henry VIII.

(2) Et cette place : Calais, l'unique possession continentale de l'Angleterre, d'une importance capitale au point de vue diplomatique et stratégique.

fois en disgrâce, en prison, et a failli suivre sur l'échafaud le Ministre dont il dépendait. Il a été l'amant ou l'amoureux déclaré de quelques-unes des plus belles femmes de la Cour, et son nom a été associé, dans la chronique scandaleuse du grand monde, à celui de la plus célèbre héroïne du temps, ANNE BOLEYNE « celle qui a mis notre pays sens dessus dessous » comme il l'écrivit lui-même dans un sonnet, mais en corrigeant pour la publication et en mettant ceci, qui est plus général et d'application plus facile et commune à tous les amoureux :

Brunet, that set my wealth in such a roar ;

(la leçon primitive, manuscrite, étant : « Her that did set our country in a rore) (1). Il a eu aussi les plus puissants ennemis et les plus hauts rivaux, — son Roi lui-même entre autres. Et à trente-huit ans, il avait déjà tant vécu, joui et souffert, qu'il se considérait comme un vieil homme plein d'expérience et songeait à vivre désormais ici, sur ses terres, à se retirer dans cette campagne où sa richesse princière lui aurait permis de satisfaire tous ses goûts : la chasse, la musique, les livres... Loin de la Cour et de l'Histoire où il avait inscrit son nom.

* * *

Il y avait eu, à la même époque, des carrières plus brillantes, plus rapides et plus mouvementées et plus tragiquement terminées

(1) On sait que BONNER, plus tard évêque de Londres et son collègue dans l'ambassade en Espagne, l'accusa, entre autres choses, d'avoir fait des folies (d'argent, — et de l'argent du Roi) pour « certaines Nonnes » de Barcelone ; et bien que WYATT explique dans sa fameuse « Défense » que ces nonnes étaient des personnes très respectables et que l'Ambassadeur de Venise, « un homme de soixante ans », fréquentait aussi leur couvent, il faut en retenir qu'à trente-quatre-trente-cinq ans, WYATT avait encore beaucoup de fraîcheur de sentiments.

que celle-ci. Mais ce Courtisan-là, Sir THOMAS WYATT, n'avait jamais été possédé par cette passion du pouvoir qui avait conduit ces grands parvenus, d'honneur en honneur, jusqu'à la potence ou au billot ; et il n'avait pas non plus cet attachement aux principes et cette foi vive qui avaient mené certains autres au martyre et à l'honneur suprême des Autels. Une autre vocation l'avait secrètement tiré à l'écart des grandeurs mondaines. « Pour m'introduire, du piston ; pour me maintenir, mes talents et mon zèle » (1), disait-il ; il n'aurait rien dit s'il avait aspiré, farouchement et sans repos, à la première place. S'il avait vécu jusqu'à la fin du règne il aurait probablement empêché son disciple, Surrey, de commettre la sottise de faire peindre sur son blason la marque distinctive de Prince Héritier d'Angleterre. Il lui aurait dit que la couronne à quoi il aspirait était moins belle que celle qu'il avait déjà.

« Un des hommes d'Europe les mieux doués pour observer et se souvenir », écrivait de lui son chef hiérarchique, l'ambassadeur de Henry VIII à Paris. C'est ce don d'observation et de mémoire qui est à la base, non seulement de sa belle carrière diplomatique, mais aussi de son encore plus belle carrière littéraire, si belle qu'elle dure encore. C'est cela qui explique ce fait qu'au sortir de Cambridge, il sait non seulement le Latin, mais le Grec (une nouveauté alors), et l'Italien, et l'Espagnol, et le Français. Donc bien noté comme secrétaire d'ambassade (le point de vue du Roi et de ses Conseillers), mais surtout (le point de vue de la postérité) le seul poète de son temps, dans sa nation, qui possède ces moyens de contact direct avec toute la pensée européenne. Naturellement,

(1) Moins familièrement et plus exactement « Que mon ami m'introduise à la Cour, mais que mon mérite et mon service m'y maintiennent. » (Cf. JAMES YEOWELL).

tout dépendait de l'usage qu'il en ferait ; du résultat ; du gain pour l'histoire littéraire et linguistique, pour l'histoire de l'esprit.

Or, ce résultat n'est pas mesurable : Sir THOMAS WYATT a un disciple de stricte observance qui est un peu, à son égard, ce que sera dans un siècle le Marquis de RACAN à l'égard de M. DE MALHERBE. Des œuvres du Maître et du disciple on forme un recueil, — eux morts depuis des années (en faisant passer en tête le disciple, parce qu'il est Comte et parce qu'il était tout proche du trône, — et plus proche encore de l'échafaud, — tandis que le Maître n'était que Chevalier), — et ce recueil, *Songs and Sonnets* (le *Tottel's Miscellany* des spécialistes), tous les poètes anglais jusqu'à la fin du siècle se le transmettent (un peu comme au siècle suivant les nôtres se transmettront MALHERBE et les *Odes sacrées* de RACAN) jusqu'à SHAKESPEARE qui en fait un de ses livres de chevet. Ainsi l'histoire continue, et la carrière littéraire de Sir THOMAS WYATT durera aussi longtemps qu'on écrira et parlera l'anglais.



Mais restons près de l'œuvre originelle, du vase où brille le feu nouveau... Quatre cents ans après qu'il fut allumé, un Français qui flâne dans un sentier du Kent songe soudain à deux vers d'une des Satires de Sir THOMAS WYATT. Résultat bien mince, bien individuel, mais résultat significatif : l'œuvre qui a transmis la vie n'a pas cessé de vivre. Et à la suite de ces deux vers, qui expriment si bien le plaisir actuel du promeneur, une rumeur de poèmes et de chansons s'élève dans sa mémoire ; un monde poétique s'y agite confusément : notes plaintives et graves, mouvements passionnés, mélodieuses supplications. Plusieurs fragments apparaissent, comme des phrases musicales qui renaissent en nous, et enfin des

poèmes entiers émergent à la clarté de la conscience : « What should I say? » (1) « It it possible? » (2) « So feeble is the thread » (la première strophe seule), et surtout : « And wilt thou leave me thus? » (3) qui élève sa grande plainte délicieuse inlassablement répétée, avec sa note si haute sur l'i long de « leave » immédiatement suivie de la sourde douceur des sons v, th, us, et de la cascade des trois rimes descendantes et pressées jusqu'au retour à la question « And wilt thou leave me thus? » et à l'explosion de la supplication et du sanglot : « Say nay ! Say nay ! ». Ces vers, malgré lui, le promeneur les chante, car les dire à haute voix c'est les chanter.

Et au delà du plaisir que lui donne cette musique, il écoute gronder au fond de sa mémoire des rythmes plus graves, une grande symphonie qui se déploie largement. C'est le plus beau des longs poèmes anglais écrits depuis CHAUCER et avant SPENCER ; poème lyrique et dramatique, publié (par les éditeurs posthumes) sous le titre insuffisant de « Psaumes Pénitentiaux » qui annonce une paraphrase, une traduction, un exercice de prosodie. Les plus grandes figures de « La Légende des Siècles », le « Moïse » de VIGNY, non, le « Moïse » de MICHEL-ANGE même, n'offusqueraient pas cette vision de David pénitent, agenouillé dans une caverne, sa harpe entre les bras, tout seul en présence de Dieu invisible. Et le passage de l'humain au divin, de l'état de péché à l'état de grâce ; et l'orage et les sanglots, et le fond de nature tourmentée (souvenirs revivifiés de tableaux italiens), et l'apaisement avec le premier rayon de soleil sur la harpe ! Tout cela porté par le défilé solennel des tierces-rimes sonnante à grandes volées, avec leurs vers équilibrés

(1) Traduit par AUGUSTE MOREL : *Que dire en seureté ?...*

(2) Id. : *Se peut-il...*

(3) Id. : *T'en vas-tu me quitter ainsy ?*

sur des polysyllabes latins (beaucoup de finales en « tion ») ou coupés de « I say » (comme un mode plus noble d'affirmation, un « aye » formant iambe) et de répétitions inattendues :

Since I, O Lord, remain in thy protection...
Measuring thy justice by our mutation...
O Lord, thou knowest the inward contemplation...

et :

Such Joy, my Joy, thou hast to me prepared...
Make Sion, O Lord, according to thy will,
Inward Sion, the Sion of the ghost...

et le début de son *De Profundis* :

From depth of sin, and from a deep despair,
From depth of death, from depth of heart's sorrow,
From this deep cave, of darkness deep repair...

N'y a-t-il pas là de quoi renvoyer notre promeneur, à grands pas, dans la direction de la maison où il trouvera un exemplaire de *Wyatt's Poetical Works* et se donnera la fête de relire *The Penitential Psalms*?

* * *

Mais une fois la fête terminée, l'impertinente curiosité s'éveille et pose l'impertinente question : Et les Sources ? Car si peu qu'on ait pratiqué la poésie italienne, on reconnaît l'influence de PÉTRARQUE partout où elle s'est exercée, comme dans un jardin on reconnaît l'odeur des œillets. Et ce bateau ou cette barque « chargée d'oubli » (1), c'est une de nos vieilles connaissances. Et il y a l'ita-

(1) La paraphrase de WYATT a été traduite par AUGUSTE MOREL : *D'oubliance eslourdie, elle erre, ma gallere...*

lomanie du temps, de ces temps, de ce siècle et demi (1500-1650). Le disciple de WYATT pousse l'italomanie jusqu'à être fier du sang italien qui coule dans les veines de sa Dame :

*From Tuscane came my Lady's worthy race ;
Fair Florence was sometime her ancient seat...*

La forme du Sonnet, introduite par WYATT dans la poésie anglaise, suffirait d'ailleurs à indiquer des sources italiennes. Mais il y a aussi des Rondeaux ; et cela indique des sources françaises ; et cela nous mène tout droit à MELLIN DE SAINT-GELAYS, introducteur du Sonnet dans la littérature française. Et cela nous mène aussi à CLÉMENT MAROT, qui est à peu près exactement le contemporain de WYATT (ses dates sont 1495-1544, celles de WYATT 1503-1542). Mais c'est surtout à SAINT-GELAYS que nous pensons : plus italianisé que MAROT ; et puis, les rares pièces « truculentes » de WYATT pourraient être des paraphrases des pièces gaillardes de SAINT-GELAYS. Il est bien tentant de faire la comparaison, et on se dit qu'en feuilletant SAINT-GELAYS on trouverait peut-être dix sources et plus. Ensuite, on passerait à MAROT. Justement, voici un cas de rencontre des trois Muses : anglaise, française et italienne. Il est évident que le Sonnet de WYATT :

Like unto these unmeasurable mountains...

est une traduction ou paraphrase du Sonnet de SANNAZARO :

Simile a questi smisurati monti...

Or, il existe une paraphrase de ce même Sonnet italien par

MELLIN DE SAINT-GELAYS (1) (paraphrase vraisemblablement antérieure à celle de WYATT) :

Voyant ces monts de vue aussi lointaine...

Si donc, d'une manière générale, les sources de WYATT sont françaises, nous devons constater qu'il a suivi plutôt la paraphrase de SAINT-GELAYS que le texte de SANNAZARO. Et à première vue il semble qu'il en soit ainsi, puisque les deux premières rimes du Sonnet (et donc les huit premières) sont de mêmes sons en anglais et en français :

WYATT :	SAINT-GELAYS :
<i>mountains</i>	<i>lointaine</i>
<i>ire</i>	<i>déplaisir</i>
<i>desire</i>	<i>désir</i>
<i>fountains</i>	<i>certaine</i>
<i>plains</i>	<i>fontaine</i>
<i>tire</i>	<i>loisir</i>
<i>attire</i>	<i>dessaisir</i>
<i>remains</i>	<i>plaine</i>

Mais d'autre part, WYATT suit SANNAZARO de si près que ses quatorze vers traduisent les quatorze vers italiens dans l'ordre où ils sont dans l'original, tandis que le vers 4 du Sonnet de SAINT-GELAYS :

Leur pied est ferme et ma foi est certaine

correspond au vers 12 de l'original :

Immobile son io, lor fermi stanno.

(1) Les critiques l'avaient longtemps pris pour l'original sur lequel était basé le sonnet de WYATT.

Enfin les deux derniers vers de SAINT-GELAYS n'ont pas leur équivalent dans l'original :

*Et d'eux à moi n'a qu'une différence,
Qu'en eux la neige, en moi la flamme dure...*

tandis que le dernier vers de WYATT, bien qu'il diffère un peu (et très heureusement, je trouve) du dernier vers de SANNAZARO, prouve que c'est bien SANNAZARO et non SAINT-GELAYS que WYATT a suivi :

*Ed io lamenti di soperchio affanno...
And I always plaints passing through my throat.*

Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il y a quelque chance pour que WYATT, ayant lu la paraphrase de Saint-Gelays après avoir lu (et sachant par cœur, très probablement) le Sonnet de SANNAZARO, ait pris de SAINT-GELAYS l'idée de choisir des rimes en *ains* et en *ire*.

Il est probable que toutes les recherches de sources conduiraient dans cette même direction : un original italien (du x^e siècle ou contemporain) et, dans certains cas, une paraphrase ou une traduction française de cet original italien *déjà connu* de WYATT.

* * *

C'est du reste à cette conclusion qu'aboutit la plus grande autorité sur WYATT, A. K. FOXWELL à qui nous devons, depuis 1913, un texte très pur de notre poète, et un succulent commentaire. (Avant lui nous devons nous contenter de textes basés sur celui de G. F. NOTT, — c'est celui que TAINÉ a eu sous les yeux, — lui-même basé en grande partie sur les différentes éditions de *Tottel's Miscellany*). Oh, c'est un grand plaisir de lire les poèmes

de WYATT tels qu'il les écrivit, et avec son orthographe particulière :

*But here I ame in Kent and Christendome,
Emong the muses where I rede and ryme...*

et :

And wylt thou leve me thus ?...

et de posséder enfin les poèmes en ottava rima et en tierces-rimes « aérés », leurs strophes séparées par des blancs, et non plus misérablement collées ensemble comme dans " The Aldine Edition of the British Poets ". Et il est agréable aussi de voir un fac-similé du manuscrit de " And wilt thou leave me thus " avec l'appréciation marginale de la main de « MARGARET HOWARD » : " And thys chefly " (And this chiefly) qui soudainement nous apparente, par l'enthousiasme lyrique, à cette belle dame de la cour de Henry VIII.

* * *

La recherche des sources a été poussée très loin par A. K. FOXWELL. Naturellement, les italiennes dominent : PÉTRARQUE, BOIARDO, ARIOSTE, SANNAZARO, BEMBO, SERAFINO DALL' AQUILA, MARCELLO FILOSSENO, LUIGI ALAMANNI et enfin (cela pour les « Psaumes Pénitenciaux ») « Maistre Pierre » ; oui : l'ARÉTIN ! CASTIGLIONE et TRISSINO ont fourni, l'un des idées morales et l'autre des notions de prosodie. L'influence anglaise dominante est celle de CHAUCER (comme chez MAROT celle du « Roman de la Rose »). Pour les sources françaises, nous avons vu les difficultés que la question présente. La forme du Rondeau et cette espèce de chant royal avec le refrain en français : « En voguant

la galère » (Et vogue la galère ?) dirigent les recherches vers MAROT, vers SAINT-GELAYS et (puisqu'il ne semble pas y avoir grand'chose à trouver chez ces deux grands contemporains français) vers leurs épigones : un ANDRÉ DE LA VIGNE, — ou peut-être des gens du xv^e siècle ?

Ç'a été une belle émotion pour nous, admirateur de la « Délie », de voir que A. K. FOXWELL avait songé à MAURICE SCÈVE, et qu'il le désigne en plusieurs endroits comme une source probable, et dans un cas, celui du poème cosmographique inachevé « Iopas » comme une source certaine (« Microcosme »). Et chaque fois qu'il en trouve l'occasion ou le prétexte, il cite MAURICE SCÈVE avec une dilection évidente. On ne peut s'empêcher de rêver un instant à cette influence indirecte du grand Lyonnais sur SHAKESPEARE. Mais il faut y apporter beaucoup de tact et de prudence. Si les ressemblances entre « Iopas » et « Microcosme » sont plus grandes que celles qu'il peut y avoir entre « Iopas » et cette espèce de « Microcosme » en prose qui figure dans les Œuvres de MELLIN DE SAINT-GELAYS (« Avertissement sur les jugements d'astrologie »), il faut toutefois se dire que les trois ouvrages (les deux français et l'anglais) ont peut-être, ont probablement, une commune source italienne... Mais je crois comprendre pourquoi A. K. FOXWELL se tourne si souvent vers les Lyonnais et vers le chantre de cette Délie

*Dont la blancheur, qui l'ivoire surmonte,
A éclairci le brouillard de Fourvières :*

C'est parce que WYATT est non seulement beaucoup plus « italien » que MAROT et même que SAINT-GELAYS, mais surtout beaucoup plus « métaphysique » et « néo-platonicien » (à la florentine) que les grands chefs de l'école parisienne, encore bien « gaulois » et rustiques. L'école lyonnaise était en avance sur

l'école parisienne. (Cela coïncida avec ces années où « la Lyonnaise » (1) avait à peu près, dans l'Europe, la réputation d'élégance et de finesse, et le prestige que « la Parisienne » a aujourd'hui dans le monde. Oui, Lyon dut être, à l'apogée de la carrière poétique de SCÈVE, la grande ville italienne hors d'Italie, tandis que « la Cour » était encore à demi plongée dans la « gauloiserie ». En éloignant WYATT de l'École de Paris pour le rapprocher de l'École de Lyon, A. K. FOXWELL veut l'honorer, le montrer en avance sur son temps ; et par là même il aide la critique à définir son génie. C'est un sentiment analogue à celui de A. K. FOXWELL qui faisait écrire à JOHN LELAND dans ses *Naeniae* sur la mort de « Viatus » :

*At nos qui colimus severiora
Et Musas sequimur sacratiores...*

*
* *

Cette exposition de sources nous fait assister à l'émiettement de ce qu'on appellerait aujourd'hui l'originalité de Sir THOMAS WYATT. Ainsi la belle Satire I est *traduite* de la Satire X DE LUIGI ALAMANNI, et « But I an here in Kent... » correspond à « Sono in Provenza... » et le poème « So feeble is the thread... » est tout simplement la Canzone de PÉTRARQUE « Si è debile il filo... » mise en anglais.

Or, ces recherches n'ont pas été poussées à l'extrême limite où l'érudition peut atteindre, même en ce qui concerne les sources

(1) Règnes de François I^{er} et de Henri II. Tout cela fut anéanti par la domination protestante, et la primauté, en France, revint définitivement à Paris.

italiennes, et il est vraisemblable qu'on en trouverait un certain nombre si on dépouillait LEONARDO GIUSTINIANI, GUIDO DE' CONTI, BONACCORSA DA MONTEMAGNO, LORENZO DE' MEDICI, POLITIEN, VITTORIA COLONNA, FRANCESCO BERNI, BERNARDO TASSO, « IL LASCA » lui-même et une trentaine d'autres... Et les sources espagnoles : BOSCAN par exemple ? que WYATT a pu connaître dans son ambassade de Madrid comme il a connu (peut-être) SAINT-GELAYS et MAROT dans ses ambassades parisiennes...

Et le chapitre des « idées directrices » de WYATT ? Par exemple son culte de la Vertu, ses éloges de la Vertu, que A. K. FOXWELL signale comme caractérisant son génie ? Mais c'est tout simplement un lieu commun à la mode, un thème, comme la Fidélité, le Dépit amoureux, l'Échange des Cœurs, les Représailles contre l'Infidélité, etc... MELLIN DE SAINT-GELAYS, entre autres sources probables, a traité ce thème :

*Car ni l'Amour ni le Temps ni Fortune
Ne peuvent nuire à Vertu, qui seule une
Est forte, heureuse et jeune après tous âges... (1)*

Et ne parlons pas des sources classiques, assez visibles (un latiniste en découvrirait encore de moins évidentes) ni des possibles sources, — celles-là peuvent être innombrables et échapper à bien des érudits — *néolatines* (les poètes latins du xv^e siècle et ceux qui furent contemporains de WYATT).

* * *

On imagine la stupeur et le désenchantement d'un débutant de la critique devant cette énumération de sources. Il voit fondre

(1) Et la devise même de MAROT : « La mort n'y mord » ; c'est de la *Vertu* qu'il s'agit.

et disparaître WYATT ; il voit s'éteindre le feu nouveau. Transportons la situation au temps présent et supposons l'œuvre de PAUL CLAUDEL réduite à quelques poèmes basés sur des textes liturgiques ou sacrés et à ses traductions de COVENTRY PATMORE et de G. K. CHESTERTON ; tout cela publié sous son seul nom. La recherche des sources est aisée ; un critique la mène rapidement à bien : quel écroulement ! C'est à peu près le cas de Sir THOMAS WYATT. Et de MAROT, et de SCÈVE, et de...

Eh bien, non. Même réduite à cela, l'œuvre que nous aurions sous le nom de PAUL CLAUDEL suffirait à nous faire connaître que nous avons affaire à un grand poète. Relisez ces traductions de PATMORE : elles sont littérales ; pas une idée qui ne vienne tout droit du poète anglais ; et cependant ce sont des poèmes de PAUL CLAUDEL ; c'est du CLAUDEL. Un prosodiste y retrouverait toute sa technique, un amateur de poésie y reconnaît sa voix, la même voix qui sonne dans les *Cinq Grandes Odes*, dans *Corona benignitatis anni Dei*, dans *Vers d'Exil* et dans toute sa dramaturgie... Avec Sir THOMAS WYATT, lorsqu'il traduit ou lorsqu'il paraphrase, la même chose se passe : et voyez l'unité de son œuvre : la même voix, partout reconnaissable. Ce sont des copies faites par des maîtres : bien plus originales que les ouvrages originaux des médiocres et de ceux dont on dit qu'ils ont « du talent ».

Voilà pourquoi nous avons répété le mot « impertinent » lorsque nous avons parlé de la question des sources de WYATT. Cette recherche est intéressante, amusante, utile même comme travail préparatoire, comme introduction à l'étude d'une œuvre. Elle a aussi cet avantage : d'enrichir de citations des commentaires qui, sans elles, seraient parfois un peu arides. Mais, sauf lorsqu'il s'agit d'ouvrages médiocres et dont les sources ne valent pas la peine d'être cherchées, elle ne répond pas à la question principale que

l'esprit critique se pose en face de l'œuvre : « *Comment* cela s'est-il fait ? ». Elle ne répond même pas à la question « Avec quoi cela s'est-il fait ? ». Car une fois toutes les sources trouvées et additionnées il faut encore ajouter : + x ; et c'est cet x qui est la matière par excellence sur laquelle s'exerce la critique, c'est l'objet même de la critique.

* * *

Historiquement, Sir THOMAS WYATT (c'est du poète et non de l'ambassadeur que nous parlons) a joué en Angleterre un rôle équivalent à celui qu'aurait joué en France un poète qui aurait condensé en lui les trois génies de MELLIN DE SAINT-GELAIS, CLÉMENT MAROT et MAURICE SCÈVE. Il a été en Angleterre le héros de la dernière grande Renaissance, du grand Printemps italien (la Renaissance en langue vulgaire, pourrait-on l'appeler), et il a relié CHAUCER à Sir PHILIP SIDNEY, à SPENCER et aux Elisabethains. SHAKESPEARE lui doit beaucoup. Et on peut dire aussi que sa renommée posthume doit beaucoup à SHAKESPEARE.

Esthétiquement, il est l'auteur d'une dizaine de poésies et d'un grand poème immortels, les hauts lieux (ou les beaux moments) d'une œuvre un peu monotone dans sa pureté marmoréenne. Ce sont les poèmes où sans sacrifier la musicalité, il introduit parmi les lieux communs et les abstractions de ses thèmes (qui sont en petit nombre) des éléments passionnels et des détails tirés de son expérience personnelle, comme dans « *They flee from me...* » (traduit par AUGUSTE MOREL) (1). Ses registres sont beaucoup moins étendus que ceux de MAROT, et tout bien considéré il est inférieur à MAROT. Par contre il est plus constamment poète que

(1) *Me fuit ce qui m'avait souventes fois cerché...*

SAINT-GELAYS. Il est moins profond, moins ramassé, moins puissant que SCÈVE, et ne fascine pas la mémoire comme le fait le dieu de l'école lyonnaise dans ses moments suprêmes.

TAINE, trompé par *Tottel's Miscellany* et par toute la tradition critique anglaise (tradition qui n'a été que récemment corrigée), le confond avec son disciple SURREY, le distingue à peine dans le rayonnement de vedette de l'œuvre de SURREY. Et il prononce, à propos de « WYATT-et-SURREY », un jugement un peu sommaire et vague. Avec eux, dit-il, commence l'entrée de l'esprit germanique dans le climat de la Renaissance. Mais ils restent anglais, bien anglais. Et il leur applique ses « traits caractéristiques » de l'Anglais, de l'image morale de « l'Anglais » qu'il s'était faite : sérieux, amour du foyer, etc... Mais nous n'allons pas entamer une discussion des principes critiques de TAINÉ ; cela nous mènerait trop loin et pourrait nous attirer de nouvelles réprimandes de M. PAUL SOUDAY. Après tout, oui, Sir THOMAS WYATT est anglais. Il est un beau cygne anglais, un de ces cygnes qu'a chantés justement MELLIN DE SAINT-GELAYS :

*Il n'est point tant de barques à Venise,
D'huîtres à Bourg, d'aveugles en Champagne,
De différends aux peuples d'Allemagne,
De cygnes blancs le long de la Tamise...*

VALÉRY LARBAUD.

MAITRE ECKHART

Fragments mystiques traduits et précédés d'un portrait

par BERNARD GROETHUYSEN

NOTE

L'on trouvera dans le portrait qui suit (portrait imaginaire, bien entendu, comme tous les portraits) quelques traits d'un personnage dont l'ensemble nous échappe et doit nécessairement nous échapper. Eckhart fut un de ces mystiques dont la pensée, jouant sur plusieurs plans, ne peut être comprise, comme il l'indique lui-même, que par ceux qui ne cherchent pas à comprendre.

On suppose qu'Eckhart est né avant 1260 et qu'il est mort en 1327.

Il a appartenu à l'Ordre des Dominicains et a enseigné à la Sorbonne.

Lorsqu'il eut environ soixante-dix ans, les autorités ecclésiastiques instruisirent son procès. Il mourut peu après, trop tôt pour se voir condamné, mais trop tard pour être un saint.

PORTRAIT

Depuis que les âmes n'aiment plus Dieu, elles le respectent. Elles parlent de lui comme d'un personnage officiel, qu'on ne connaît pas, mais dont on sait les titres. Ainsi quand elles s'adressent à lui, elles disent : Seigneur et emploient le conditionnel interrogatif : oserais-je ? Ou : vous permettez... (elles se servent aussi du pronom possessif et disent : mon Dieu, mais c'est à peu près comme si elles disaient : mon-sieur).

Quand l'âme et Dieu étaient jeunes, il en était tout autrement. Ils luttèrent entre eux pour voir qui aimerait le mieux. Elle se faisait humble, et son humilité la rendait si puissante, que Dieu venait à elle et se faisait tout petit pour lui demander abri. Quand on lui disait que Dieu était bon, et qu'elle devait lui savoir gré de ses bontés, elle rougissait et ne répondait rien ; car elle savait que Dieu l'aimait et ne pouvait lui résister.

Elle ne voulait pas non plus qu'on lui parlât des dons de Dieu ; car elle savait que tout en Dieu était à elle et qu'elle n'avait qu'à prendre ce qui était sien. Quand on lui disait : implore les grâces du Seigneur, elle devenait toute confuse et ne savait que dire. Celui que j'aime est-il donc mon Seigneur et mon Maître ? Qu'ils le connaissent mal, ceux qui parlent de lui comme s'il était un étranger. Il vient à moi, et le sien devient mien, et moi je deviens sien : je suis Dieu en Dieu, et Dieu : mon âme.

Il n'y a donc pas de différence à faire entre lui et moi, ni à rechercher ce qui est haut et ce qui est bas, pour distinguer celui qui donne de celui qui reçoit, comme si donner et recevoir n'étaient pas une et même chose, l'une ne pouvant se faire sans l'autre : telle la lumière qui éclaire, et ne serait lumière si elle n'éclairait pas ; et tout ce qu'elle éclaire devient lumineux, et luit par le dedans, pour éclairer à son tour. Ainsi Dieu et l'âme.

Mais, si grand était son amour qu'elle souffrait de le voir Dieu et le voulait Sur-Dieu. Et pourquoi, demandait-elle alors, suis-je moi : l'âme, et lui : Dieu ? Jalouse des choses, elle voulait son Dieu à soi, le Dieu de l'âme, et non l'autre qui a mis le monde entre elle et lui. Grande est ma détresse, disait-elle, de voir ainsi celui que j'aime être sorti du néant et m'avoir créée, et elle lui rappelle le temps du grand silence où toutes choses se taisent et se reposent.

Tout était, mais rien n'existait. Rien n'était créé et tout était là éternellement. Qu'il était profond le néant. Immobiles, nous reposions dans les déserts.

Et tu fis le monde — ou est-ce moi qui le créai, et te fis toi Dieu de l'Univers ? Je ne saurais le dire, et à quoi bon le savoir ?

Je fus donc ta créature, et toi le Créateur. Et tu m'aimais. Parfois pourtant, je disais : s'il m'aime, pourquoi m'a-t-il créée et m'a-t-il donné un nom comme si j'étais cette âme-ci et non une autre ? Pourquoi est-il le Dieu d'un monde où il me faut exister avec toutes choses, et pourquoi suis-je dans ce monde, moi qui suis âme et avant tout monde ?

Mais je te savais inquiet, et que tu me cherchais. Tu languissais après moi. Souvent j'entendis ta voix, et à force de t'attendre tous les jours, je t'entendais partout, et tout me parlait de toi ; tant je t'aimais que tout devint divin. Toutes les voix alors devenaient une voix ; toutes elles disaient : Dieu, toutes elles disaient : toi seul. Et moi je disais : vous qui êtes mes pensées, et toi aussi, ô mon Dieu, ma pensée, revenez à moi, afin que tout soit un, ainsi que lui est un, et que tout retourne à la Divinité.

Tu vins alors à moi, et tu me parlas ainsi : je te cherchais, car toi seul qui penses, tu connais l'image et l'idée qui sont à l'origine de toutes choses. Je veux que tu me délivres. Qu'en toi le monde devienne pensée, qu'en toi toutes choses redeviennent images, afin qu'en toi tout s'anéantisse. Je t'aime, ô mon âme, qui seule me comprends. Serais-je Dieu, si je ne t'aimais ; en me donnant à toi, je me reçois de toi ; en toi je suis moi, ô mon âme, refuge où je me retrouve Dieu, Dieu d'un Dieu, qui t'aime.

Et l'âme répondit : tu es Dieu, tu es esprit, tu es celui dont ils disent : il est, et je souffrais de te voir Dieu, car je te voulais néant. La pierre est la pierre, l'oiseau est l'oiseau ; qu'es-tu donc autre chose que l'oiseau et la pierre, étant quelque chose ? Je souffrais de te voir : toi ; car je te voulais parfait. Et si tu n'es que Dieu, comment ne chercherais-tu pas ce qui est autre, pour qu'il te dise : tu es Dieu ? Tu crées donc le monde ; mais que tu crées des mondes et des mondes, seras-tu jamais autre chose que toi : le Dieu des créatures, de tes créatures qui te font Dieu et dont tu implores l'amour, te communiquant à toutes pour qu'elles te disent : je t'aime.

Mais est-ce donc toi que j'aimais, quand je disais : que tout soit sien pour que je ne sois plus, recherchant ma mort et l'anéantissement de toutes choses ? Comment cesserais-je donc d'être moi, tant

que tu seras : toi ? Toi et moi. Ne m'as-tu pas fait moi : en te faisant Dieu — ou est-ce moi qui t'ai fait Dieu ?

Il m'appelle, celui qui n'a pas de nom, celui dont ils ne disent rien, parce qu'il n'est rien de ce qui se dit ; il m'appelle à lui, moi, qui comme lui, suis sans nom et le néant de toute créature.

L'âme sut alors que, par amour pour Dieu, elle ne devait plus aimer Dieu, et que Dieu avait été sa grande tentation. Mais tout au fond d'elle-même, elle avait conservé son néant, où aucune créature et Dieu même n'avaient jamais pénétré. Là, elle était seule, et toutes choses devenues images s'abîmaient en elle. Là, elle était pauvre, et dénudée de tout ; et tout était simple et un. Là, Dieu perdait son nom, et s'anéantissait dans la Divinité. Là, l'âme était sans Dieu parce que divine elle-même.

Et voici ce qu'elle s'était dit : une fois que je serai dénudée de tout et que j'aurai anéanti en moi toute créature, ne devra-t-il pas me revenir ? Qu'il soit le Bienvenu le jour qu'il viendra, et qu'en moi il devienne néant ; et toutes les créatures l'y attendront, telles qu'elles étaient quand immuables et éternelles, elles reposaient dans son immobilité divine. Ma solitude l'appelle, et ma pauvreté le rend pauvre. Je reverrai le Dieu sans nom et sans monde, le Dieu qui est pauvre comme moi, si pauvre qu'il n'a rien et n'est rien, étant celui qui n'est pas.

Alors je serai en lui, et lui sera dans le néant, comme au premier jour.

Ainsi l'âme se parlait à elle-même, au fond d'elle-même où elle est toute seule et où tout est désert, et s'adressant à Dieu, elle lui dit : je ne te connais pas. Mais personne n'était là pour l'écouter, Dieu n'étant plus. (Pourtant l'âme pauvre et nue avait conservé Dieu à Dieu, et en lui toutes choses).

Ainsi finit le monde et tout être revint à sa place pour se reposer en soi et y demeurer immuablement, tel qu'il avait toujours été : les bêtes à la leur, de même que les plantes et les pierres ; et de ceux aussi qui avaient nom et figure, chacun se retrouva incréé et immobile, tel qu'il avait été de toute éternité. Car l'âme pauvre et nue avait tout ramené à ses origines ; renfermée en elle-même et repensant tout, elle avait tout rendu à Dieu. (Toute pensée la rapprochait du jour de sa délivrance où il n'y aurait plus ni Dieu ni monde. Béni soit Dieu.)

Ainsi donc chacun est rentré chez soi, et tous en Dieu. Et personne ne vint leur demander d'où ils venaient, ce qu'ils avaient fait entre temps, et où ils iraient maintenant. Car c'était de nouveau le grand silence, et il n'y avait plus rien à dire ni de quoi parler ; le commencement et la fin étaient un, sans qu'on pût compter les jours et mesurer le temps écoulé, ni dire ce qui s'était passé.

Et ce fut comme si rien n'avait jamais été. Tout être ne faisait qu'être, tel le son qui résonne, et ne change jamais, ne pouvant faire que ce qu'il est, chacun selon qu'il résonne, ou telle la pensée qui se pense : éternellement la même ; ou encore : la parole qui ne se dédit pas, et dit ce qu'elle a toujours dit, ne pouvant changer de sens.

Ainsi rien de ce qui est ne peut être autre, et tout est un. Aussi ne faut-il pas dire l'un et l'autre, mais l'un l'autre, afin que l'un comprenne l'autre et qu'il soit une et même chose. Il ne peut y avoir non plus de toi et de moi, car l'un ne peut pas parler à l'autre, la parole étant une, un fleuve silencieux. De même il n'y a pas de tantôt ceci, tantôt cela ; car tout se passe sans cesse, sans passer jamais, tout est là en un moment qui dure, et tout ce qui est, ne peut pas avoir été ; car tout devient éternellement.

Comment donc l'âme et Dieu se sont-ils cherchés pendant si long-

temps, et se disaient-ils toi et moi, se parlant à travers un monde ? Ont-ils rêvé tous deux ? Cela je ne saurais le dire, et il leur importe peu de le savoir, maintenant qu'ils se sont retrouvés, et qu'il n'y a plus l'âme et Dieu, mais l'âme-Dieu, divinité sans nom, divinité sans Dieu.

BERNARD GROETHUYSEN.

SŒUR KATREI

Sœur Katrei va chez son vénérable confesseur. — Elle dit : Seigneur, indiquez-moi la voie la plus proche pour ma béatitude éternelle. — Il dit : ma fille, sache te contenter. — Elle dit : je ne saurais me contenter, tant que je ne serai pas assurée de ma béatitude éternelle. — Il dit : ma fille, tu es assurée de la vie éternelle. — Elle dit : Seigneur m'as-tu indiqué la voie la plus proche ? — Il dit : toutes les créatures te l'indiquent. Toutes, elles disent : passe ton chemin, Dieu nous ne sommes. Ma fille, cela doit te suffire pour te guider. — Elle dit : je ne saurais m'en contenter. — Il dit : si tu ne veux me croire, crois aux paroles de notre Seigneur Jésus-Christ, quand il dit : portez votre croix, et suivez-moi. Il ne dit pas : portez ma croix et suivez-moi. Ce que tu dois comprendre ainsi : lorsque tu fais ce que tu peux, contente-toi de ce que tu fais, et tu sauras que Dieu s'en contente. — Elle dit : aurais-je donc fait tout ce que je pouvais ? — Il dit : que veux-tu faire ? — Elle dit : je veux abandonner honneurs et biens, amis et parents et tout réconfort extérieur qui pourrait me venir des créatures. — Le confesseur dit : alors tu veux me quitter, moi aussi ? — Elle dit : oui, Seigneur, si je dois abandonner toutes choses, je dois vous quitter vous aussi. — Il dit : cela tu ne dois l'entreprendre ; il n'est pas donné aux femmes de le faire. — Elle dit : je sais bien, aucune femme ne peut aller au ciel, qu'elle ne devienne auparavant un homme. Ce qui veut dire : elles doivent faire œuvre virile et avoir des cœurs virils, dans toute leur vigueur, pour qu'elles

puissent résister à elles-mêmes, et à tout ce qui est mauvais...

.

Il dit : ma fille tu es trop jeune pour cela. — Elle dit : Marie-Madeleine était plus jeune que moi, lorsqu'elle alla dans le désert et en exil, à travers brigands et voleurs. — Il dit : Dieu était avec elle. — Elle dit : je sais que Dieu est avec moi. — Il dit : il était avec elle, en personne. — Elle dit : il est avec moi en esprit, continuellement. — Il dit : sa présence pour Marie était d'un grand secours, et tu n'as rien de pareil, ma chère fille. — Elle dit : puisqu'il faut que je me prive de tout réconfort, je veux me voir privée de sa présence visible : je souhaite que dans mon âme il s'enfante continuellement. — Il dit : réfléchis encore avant de l'entreprendre. — Elle dit : taisez-vous, épargnez-moi les paroles ! C'est en discourant tant avec moi que vous m'avez retenue. — Il dit : sache bien, si tu étais touchée de la vérité, tu n'aurais ni fait, ni laissé quoi que ce fût à cause de moi. Tu le sais bien, je suis créature. Or aussi longtemps que quelque créature peut te donner ou te prendre quelque chose, sache que tu ne vis pas dans la vérité. La vérité a tant de vertu en elle-même, qu'elle indique aux hommes la bonne voie, parfaitement, sans l'aide d'aucune créature. Aussi ne dois-tu pas m'accuser moi, car, sache-le bien : qui est touché de la vérité, le Saint-Esprit est son maître, afin qu'il instruisse celui qui veut le suivre, à la plus haute école qui soit. C'est là que l'homme apprend en un instant plus que tous les maîtres ne peuvent dire en paroles. — Elle dit : vous dites vrai.

Sœur Katrei vient auprès du vénérable confesseur et lui dit : Seigneur, je ne sais pas s'il y a encore de l'espoir pour moi. — Il dit : comment cela ?... — Il dit : que voudrais-tu faire de plus ?

Tu as pourtant abandonné honneurs et biens, amis et parents et tout le réconfort qui te venait des créatures. — Elle dit : si je possédais tout ce que Dieu a jamais créé et que j'abandonnasse tout cela pour Dieu, je n'aurais rien abandonné du tout, car tout cela n'est pas à moi, mais à Dieu. Ce qui peut être dit un bien, est à Dieu ; c'est pourquoi je sais que j'ai encore à abandonner ce qu'il faut abandonner. — Il dit : qu'est-ce qu'il te faut abandonner ? — Elle dit : moi-même. Si je m'abandonne, partout où je me retrouve moi, je pourrai dire que je me suis abandonnée moi-même...

Et sœur Katrei vint chez son confesseur et lui dit : Monseigneur ; écoutez-moi, pour Dieu. — Il dit : d'où viens-tu ? — Elle dit : d'un pays lointain. — Il dit : de quel pays es-tu ? — Elle dit : Monseigneur, ne me connaissez-vous pas ? — Il dit : Dieu sait, non. — Elle dit : cela m'est preuve que vous-même, vous ne vous êtes jamais connu. — Il dit : c'est vrai. Je sais bien, si je me connaissais tel que je suis, je connaîtrais toutes les créatures, parfaitement. — Elle dit : c'est vrai. Monseigneur, laissons cela. Écoutez-moi, pour Dieu. — Il dit : volontiers, parle.

Sœur Katrei fait sa confession, telle qu'il lui est donné maintenant de la faire, si bien que l'âme du confesseur en fut toute réjouie. — Il dit : ma chère fille, reviens bientôt. — Elle dit : que Dieu le veuille, j'en suis bien aise. Il va voir ses frères et leur dit : j'ai entendu parler un être humain, je ne sais pas si c'est un être humain ou un ange. Si c'est un être humain, sachez que toutes les forces de son âme demeurent avec les anges au ciel, et que son âme a reçu nature d'ange. Son amour et sa science sont supérieurs à ceux de tous les hommes que j'ai jamais connus. — Les frères répondirent : que Dieu soit béni !

Le confesseur alla chercher sœur Katrei là où il savait qu'elle se trouvait, dans l'Église, et la pria instamment de lui parler. — Elle dit : ne me connaissez-vous pas encore ? — Il dit : Dieu sait, non. — Je vous le dirai donc par charité ; je suis le pauvre être que vous avez mené à Dieu. Elle lui dévoile alors qui elle est. — Il dit : Oh, misérable que je suis, que j'aurai honte devant Dieu, d'avoir pendant si longtemps demeuré dans l'état ecclésiastique et d'avoir si peu connu mystères de Dieu. — Il dit : je te prie, ma chère fille, par l'amour que tu portes à Dieu, révèle-moi ta vie et tes œuvres depuis la dernière fois que je t'ai vue. — Elle dit : il y aurait beaucoup à dire là-dessus. — Il dit : cela ne peut être de trop. Je l'écoute volontiers. Tu sais, tu m'as dit beaucoup de choses merveilleuses.

Sœur Katrei commence son récit, et elle dit au confesseur : ne divulguez point ce que je vous dis, tant que je vivrai. — Il dit : je promets que je ne divulguerai rien de ta confession, tant que tu vivras. — Elle part et lui dit tant de merveilles qu'il lui semble merveille qu'un être humain en ait vécu tant. — Elle dit : Monseigneur, je n'ai pas encore ce que je souhaite. J'ai trouvé en rentrant en moi-même que j'ai passé par tout ce que mon âme avait souhaité, sauf que je fusse possédée par la foi. — Il dit : que Dieu soit loué de t'avoir jamais créée. Il dit : et maintenant, sois contente. — Elle dit : jamais tant que mon âme n'aura su demeurer et rester dans le lieu de l'éternité. — Il dit : à moi il me suffirait bien que mon âme eût l'élévation qu'a la tienne. — Elle dit : mon âme sait s'élever au-dessus de tous les obstacles, mais elle ne peut demeurer et rester. Sachez que la volonté ne me suffit pas. Si seulement je savais ce que je devais faire pour que je pusse durer dans la durée éternelle. — Il dit : ton désir en est-il si grand ? — Elle dit : oui. — Il dit : de ce désir, il faut que tu te dépouilles,

si pour toujours tu veux être éprouvée. — Elle dit : je le veux bien, et se met en état de dépouillement.

Dieu alors l'attire en une lumière divine de sorte qu'elle croit être un avec Dieu. Tout le temps que cela dure, elle est frappée d'une telle surabondance de visions divines, que de retour en elle-même, elle dit : je sais bien que rien ne peut me sauver.

Le confesseur va souvent voir sœur Katrei et dit : Comment vas-tu maintenant ? — Elle dit : je vais mal, ciel et terre me sont trop étroits. Il la prie de lui dire quelque chose. — Elle dit : je ne sais rien qui soit si clair que je veuille le dire. — Il dit : fais-le pour Dieu. Dis-moi une seule parole. Et insistant avec amour, il parvint à lui en soutirer une. Elle lui dit alors tant de choses merveilleuses et profondes de la vision pure de la vérité divine, qu'il dit : sache bien que de tout cela personne ne sait rien, et si je n'étais pas moi-même un prêtre assez versé dans la science de Dieu pour l'avoir lu dans les livres, je n'en saurais rien non plus. — Elle dit : je ne saurais vous en louer ; je voudrais que vous l'eussiez appris avec la vie. — Il dit : que je te le dise, je l'ai tant et si bien étudié que j'en suis aussi certain que d'avoir dit la messe ce matin. Mais de ne l'avoir possédé avec la vie, c'est cela qui me fait de la peine.

Sœur Katrei dit : priez Dieu pour moi, et elle retourne dans sa solitude et vit avec Dieu. Mais cela ne dure pas longtemps, et la voilà de nouveau devant la porte. Et elle demande à voir son vénérable confesseur, et dit : Monseigneur, réjouissez-vous avec moi, je suis devenue Dieu. — Il dit : Dieu en soit loué. Va-t'en encore loin des autres, dans ta solitude. Si tu restes Dieu, je m'en réjouirai avec toi.

Elle obéit à son confesseur, entre dans l'Église et se met dans

un coin. Alors il lui advint d'oublier tout ce qui eut jamais nom, et elle fut emmenée si loin d'elle-même et de toutes les choses créées, qu'il fallut la porter en dehors de l'Église, et elle resta là couchée jusqu'au troisième jour. Et ils la crurent sûrement morte. — Le confesseur dit : je ne crois pas qu'elle soit morte. Sachez que si le confesseur n'avait pas été là on l'eût enterrée. On tenta tout ce qu'on pouvait auprès d'elle, mais on ne put savoir si l'âme était encore dans le corps. On dit : sûrement elle est morte. — Le confesseur dit : je suis sûr qu'elle ne l'est pas. Le troisième jour, sœur Katrei revint à elle. — Elle dit : Oh ! pauvre moi, suis-je de nouveau ici ? — Le confesseur qui était déjà là, lui parle et dit : fais-moi jouir de la parole divine et révèle-moi ce que tu as vu. — Elle dit : Dieu le sait, je ne le puis. Ce que j'ai vu, personne ne peut le dire en paroles. — Il dit : as-tu maintenant tout ce que tu veux ? — Elle dit : oui, je suis éprouvée.

Et ici le vénérable confesseur arrive pour chercher sœur Katrei dans une terre étrangère, et la supplie au nom de Dieu de parler avec lui. — Elle dit : je veux bien parler avec vous de choses extérieures. — Il dit : j'en suis bien aise. Dis-moi ce que tu crois avoir le plus contribué à te mener à la vérité éternelle. — Elle dit : c'est que partout où je me retrouvai, je m'abandonnai... Ensuite que toute la lumière en laquelle j'étais transportée, ni aucune vision ne pouvaient m'assouvir. Tout cela ne m'était rien depuis que j'étais éprouvée. Enfin que jamais je ne me dérobaïs à Dieu ou à quoi que ce fût que Dieu voulut œuvrer en moi...

Il dit : que Dieu soit loué. Maintenant que tu m'as dit comment tu as réglé ta vie, parle-moi de ton âme et de ses épreuves. — Elle dit : Dieu sait, je crains que vous ne puissiez le comprendre.

— Il dit : dis-m'en pourtant quelque chose. — Elle dit : lorsque je fus éprouvée, il y avait en moi toutes les œuvres que Dieu a jamais créées, et ce qui était sous le ciel était une bien petite chose. Ma demeure était dans le ciel, et là je demeurais avec les gens de la maison qui demeurent dans la Trinité. Et là tout m'était aussi familier que l'est au bon maître la maison qu'il habite. Je connaissais les différences de toutes les créatures, et de tout ce que Dieu a ordonné ; de tout cela, je possédais les différences, comme les cinq doigts de la main.

Il dit : explique-toi mieux. — Elle dit : c'est ce que je fais. J'avais dompté toutes les forces de mon âme. Si je regardais en moi, je voyais Dieu en moi, et tout ce que Dieu a jamais créé dans le ciel et sur la terre. Je vais vous l'expliquer encore mieux. Vous le savez bien : celui qui est tourné vers Dieu et vers le miroir de la vérité, voit tout ce qui se reflète dans le miroir, c'est-à-dire toutes les choses. C'est à quoi je m'adonnai, avant d'avoir été éprouvée. Avez-vous bien saisi le sens de ce que j'ai dit ? — Il dit : cela doit bien être ainsi.

Il dit : et tu en es restée là ? — Elle dit : non. Je n'ai affaire ni aux anges, ni aux saints, ni à toutes les créatures, ni à tout ce qui fut jamais dit. Réfléchissez-y bien : non seulement ce qui fut jamais créé, mais encore ce qui fut jamais dit en paroles : tout cela je l'ignore. — Il dit : renseigne-moi mieux. — Elle dit : je veux bien. Je suis éprouvée dans la divinité pure et simple, en laquelle il n'y eut jamais ni image ni forme. — Il dit : y es-tu pour y demeurer toujours ? — Elle dit : oui. — Il dit : j'aime te l'entendre dire, ma chère fille, continue à parler. — Elle dit : là où je suis, aucune créature ne peut parvenir en tant que créature.

Il dit : renseigne-moi mieux. — Elle dit : je suis là où j'étais avant d'être créée, c'est-à-dire rien que Dieu et Dieu. Là il n'y a

ni anges, ni saints, ni chœurs, ni ciel. Il y a des gens qui parlent de huit ciels et de neuf chœurs ; il n'y a rien de tout cela, là où je suis. Sachez bien que tout ce qui se dit ainsi en paroles et qu'on présente aux gens par des images, n'est rien d'autre qu'un appel vers Dieu. Sachez qu'en Dieu, il n'y a rien que Dieu. Sachez qu'aucune âme ne peut venir en Dieu qu'elle ne soit Dieu, comme elle était Dieu, avant d'être créée.

Il dit : ma chère fille, ce que tu dis est vrai. Maintenant, fais-le pour Dieu, et conseille-moi de ton mieux, pour que je sache comment faire pour posséder ce bien. — Elle dit : je vous conseillerai fidèlement. Vous n'ignorez pas que toutes les créatures sont créées de rien et qu'elles doivent redevenir rien, avant de retourner en leurs origines. — Il dit : c'est vrai. — Elle dit : je vous en ai donc dit assez. Examinez ce que c'est que rien. — Il dit : je sais ce que c'est que rien, et je sais bien ce que c'est que moins que rien. Tu dois comprendre cela ainsi : tout ce qui est manque et défaut n'existe pas devant Dieu. Qui donc s'adonne aux manques et défauts est moins que rien. Pourquoi ? Il sert ce qui est manques et défauts. Le rien est le rien ; qui sert le rien est moins que rien. — Elle dit : c'est vrai. Que cela vous guide, si vous voulez votre bien ; et vous devez vous anéantir au-dessous de vous-même et au-dessous de toutes les créatures, de sorte que vous sentiez qu'il ne vous reste plus rien à faire afin que Dieu puisse agir en vous.

Il dit : tu dis vrai. Un maître dit : qui aime, en Dieu, son Dieu ; qui, priant Dieu, adresse ses prières à son Dieu, et qui s'en contente, celui-là, selon moi, est un incrédule. — Elle dit : bienheureux le maître qui a jamais dit cela : il connaissait la vérité. Sachez bien que celui qui se contente de ce qui se peut dire en paroles — Dieu est un mot, le ciel est un mot — celui qui ne souhaite pas, avec les forces de son âme, avec la connaissance, et avec la

charité dépasser ce qui s'est jamais dit en paroles, celui-là à bon droit doit être dit incrédule. Ce qui se dit en paroles, les sens ou les forces intérieures de l'âme le comprennent, mais les forces supérieures de l'âme ne sauraient s'en contenter : elles pénètrent toujours plus avant jusqu'à ce qu'elles aient atteint les origines d'où l'âme s'est écoulée. Mais, comme vous le savez, les forces de l'âme ne peuvent pas rentrer dans les origines. Les neuf forces de l'âme sont au service de l'homme de cette âme, et aident l'homme à remonter jusqu'aux origines, le retirant des choses basses. Lorsque l'âme, dans sa puissance intégrale, élevée au-dessus de toutes les choses, se trouve devant ses origines, toutes les forces restent au dehors. Ce qui veut dire : l'âme est nue et dépouillée de tout ce qui porte un nom ; ainsi elle est une en ce qui est un, de sorte qu'il lui est donné de pénétrer dans la divinité pure : telle l'huile sur le drap, qui se fraye un chemin toujours plus avant, ainsi l'âme se fraye un chemin, s'avancant et s'écoulant toujours plus loin, tout le temps où Dieu ordonne que l'âme donne une existence au corps dans le temps. Sachez-le bien : tant que le juste vit sur terre, son âme s'achemine vers l'éternité. C'est pourquoi les justes aiment la vie...

Et maintenant, ma chère fille, dis-moi ce que tu sais. On parle d'enfer et de purgatoire et de ciel, et nous en lisons beaucoup de choses. Or, nous lisons aussi que Dieu est en toutes choses, et que toutes choses sont en Dieu. — Elle dit : cela est vrai. — Il dit : dis-moi maintenant, pour Dieu, comment je le dois comprendre pour que j'en saisisse le sens véritable. — Elle dit : je le ferai volontiers, pour autant que je le puis dire en paroles. Enfer, ne veut rien dire d'autre que : tel qu'on est. Tel qu'on est ici-bas, on restera éternellement, ainsi qu'on sera trouvé être au dedans. Il y a bien des gens qui croient que ce qu'ils sont ici dans l'ordre des

créatures, est différent de ce qu'ils seront là-bas dans l'ordre divin. Cela ne peut être. Sachez que beaucoup de gens se trompent là-dessus... Ceux qui en eux-mêmes s'adonnent à la créature, ceux-ci doivent toujours rester avec eux-mêmes, tels qu'ils sont, et c'est ce qu'on appelle l'enfer. De même resteront ce qu'ils sont, ceux qui n'ont laissé demeurer en eux que Dieu seul. Dieu devient alors eux-mêmes, et il reste éternellement eux-mêmes. Ce qu'il faut comprendre ainsi : on dit en parlant du jour dernier que Dieu prononce son jugement, et c'est vrai. Mais il n'en est pas comme les gens le croient. Tout homme se juge lui-même : tel tu parais alors au dedans, tel tu resteras éternellement...

Il dit : ma chère fille, explique-moi ceci : les maîtres disent qu'au ciel, un millier d'âmes sont assises sur la pointe d'une aiguille. Dis-moi comment je dois comprendre ces paroles ? — Elle dit : les maîtres disent vrai, et ce qu'ils disent, vous devez le comprendre ainsi : l'âme qui entre en Dieu n'a ni lieu, ni heure, ni quoi que ce soit portant un nom, qu'on puisse dire en paroles. Mais je vous dirai que s'il fallait estimer la place qui échoue à une âme, elle est bien plus grande que tous les cieux et toutes les terres et que tout ce que Dieu a jamais créé. Je dis plus : quel que soit le nombre des cieux et des terres que Dieu aurait créés, et s'il avait créé autant de mondes qu'il a créé de créatures, tout cela ne serait encore rien que la pointe d'une aiguille, comparé à la place qui échoue à une âme qui est unie en Dieu.

Sœur Katrei continua à parler, et elle en vint à parler de Dieu et dit tant de choses de Dieu que le confesseur ne cessait de dire : ma chère fille, parle encore. Sœur Katrei lui parla tant de la grandeur de Dieu, de sa puissance, de sa providence, qu'il perdit les sens et qu'il fallut le porter dans une cellule cachée, et il y resta étendu longtemps avant de revenir à lui. Lorsqu'il revint à lui, il

souhaita que sœur Katrei vînt auprès de lui. Sœur Katrei vient auprès de lui et dit : comment allez-vous maintenant ? — Il dit : je vais tout à fait bien. Dieu soit loué de t'avoir jamais créée et d'avoir fait de toi un être humain. Tu m'as montré la voie de la béatitude éternelle. Je suis transporté en une contemplation divine et j'ai acquis une vraie science de tout ce que j'ai entendu de ta bouche.

Écoute-moi, ma chère fille. Je te prie, pour l'amour que tu tiens de Dieu, que tu m'aides par tes paroles et par tes œuvres à ce que je puisse demeurer là où je suis maintenant. — Elle dit : sachez que cela ne peut être. Vous n'avez pas ce qu'il faut pour cela. Si votre âme et vos forces passent et repassent le chemin, comme les gens de la maison sortent et entrent dans une cour, et que des gens de la maison céleste, vous connaissiez chacun, en ce qui le distingue de l'autre, et tout ce que Dieu a jamais créé, et que rien ne vous manque pour le connaître aussi bien qu'un maître connaît ses gens, alors approfondissez la différence entre Dieu et la divinité. Vous devrez aussi approfondir la différence entre l'esprit et la spiritualité. C'est alors seulement que vous devez chercher à être éprouvé. Ne vous perdez pas, divertissez-vous avec les créatures, afin que vous demeuriez, sans en subir quelque atteinte et qu'elles aussi demeurent en elles-mêmes, sans subir d'atteinte de votre part. Ainsi vous élèverez vos forces, pour que vous ne tombiez pas en démente. Cela vous devrez le faire souvent, jusqu'à ce que les forces de l'âme soient éveillées et que vous parveniez à cette science dont nous avons parlé auparavant.

...ANIMAM AUTEM OCCIDERE NON POSSUNT

Lorsque Dieu fit l'homme, il créa en l'âme ce qu'il était lui-même, l'œuvre qui œuvre et dure toujours. Si grande était l'œuvre que ce ne pouvait être que l'âme ; elle : c'est l'œuvre de Dieu. Sa nature et son essence, sa déité même en dépendent : il faut qu'il agisse dans l'âme. Que Dieu soit béni, que Dieu soit béni ! Quand Dieu œuvre dans l'âme, il aime son propre ouvrage. L'œuvre c'est l'amour, et l'amour c'est Dieu. Dieu s'aime lui-même, sa nature, son essence et sa déité. Dans l'amour dont Dieu s'aime lui-même, il aime toutes les créatures. Dans l'amour dont Dieu s'aime lui-même, il aime toutes les créatures, non comme créatures, mais les créatures comme Dieu. Dans l'amour dans lequel Dieu s'aime lui-même, dans cet amour, il aime toutes choses.

Maintenant je parlerai comme je n'ai jamais parlé. Dieu se savoure lui-même. Et dans la saveur dans laquelle Dieu se savoure, il savoure toutes les créatures. Dans la saveur dans laquelle Dieu se savoure, il savoure toutes les créatures, non comme créatures, mais les créatures comme Dieu. Dans la saveur dans laquelle Dieu se savoure, dans cette saveur, il savoure toutes choses. Écoutez bien : toutes les créatures vont vers leur plus haute perfection. Écoutez bien de par la vérité éternelle, de par la vérité inaltérable, et de par mon âme ce que je vais vous dire.

Encore une fois, je vais parler maintenant comme je n'ai jamais parlé jusqu'ici. La différence qu'il y a entre Dieu et la Divinité est aussi grande que celle qui sépare le ciel de la terre. Je dis encore : l'homme intérieur et l'homme extérieur sont aussi loin l'un de l'autre que le ciel et la terre. Dieu est à mille et mille lieues au-dessus de nous. Mais Dieu aussi se fait et se défait, devient

et passe. Et maintenant, je reviens à ce que j'ai dit. Dieu se savoure lui-même dans toutes les choses. Le soleil projette sa lumière sur toutes les créatures : et tout sur quoi il laisse tomber sa lumière, il l'attire en lui-même, et pourtant, il ne perd pas son rayonnement. Toutes les créatures quittent leur vie pour se réfugier dans leur essence. Toutes les créatures se portent en ma raison, afin qu'elles soient raisonnables. Moi, et moi seul, je ramène toutes les créatures à Dieu. Voyez ce que chacun de vous fait.

Je reviens maintenant à mon homme extérieur et à mon homme intérieur. Je vois les lys dans les champs ; leur rayonnement, leur couleur, et toutes leurs feuilles. Mais leur délectation, je ne la vois pas. Pourquoi ? Leur délectation est en moi. L'homme extérieur savoure les créatures comme créatures, comme du vin, du pain, de la viande, mais l'homme intérieur ne les savoure pas comme créatures, il les savoure comme don de Dieu. Mais l'homme qui est au plus profond de moi-même, ne les savoure pas comme don de Dieu, il les savoure comme étant de tout temps.

De même ce que je dis est en moi, et en le prononçant, je le projette au dehors. Je prends un bassin rempli d'eau, et j'y mets un miroir, et je le place sous le disque du soleil ; le soleil projette ses rayons au dehors du disque du soleil, et au dehors du soleil qui est dans le miroir, et pourtant, il ne s'éteint pas. Le reflet du miroir dans le soleil est soleil dans le soleil, et pourtant il est ce qu'il est. Ainsi il en est de Dieu. Dieu est dans l'âme avec sa nature et avec son essence, et avec sa déité, et pourtant il n'est pas l'âme. Le reflet de l'âme est Dieu en Dieu. Et pourtant elle est ce qu'elle est. Dieu devient alors toutes les créatures. Le parler de Dieu devient alors Dieu...

Lorsque je reposai dans le sein, dans le fond, dans le fleuve et dans la source de la divinité, personne ne me demandait ce que

je voulais et ce que je faisais : il n'était alors personne qui m'interrogeât. Lorsque je m'écoulais toutes les créatures disaient : Dieu. Si quelqu'un me demandait : Frère Eckhart, depuis quand avez-vous quitté la maison ? Eh bien, j'y étais. Ainsi parlent de Dieu toutes les créatures. Et pourquoi ne parlent-elles pas de la divinité ? Tout ce qui est dans la divinité est un, et de cela il n'y a rien à dire. Dieu œuvre, et la divinité n'œuvre pas. Elle n'a rien à œuvrer ; en elle il n'y a pas d'œuvre. Elle ne s'est jamais souciée d'aucune œuvre. Dieu et la divinité diffèrent en ce que l'un œuvre et l'autre n'œuvre pas. Quand je retournerai en Dieu et ne formerai et n'imaginerai plus rien, ma percée sera plus excellente que mon écoulement. Moi tout seul, je transporte toutes les créatures de leur pensée en ma pensée, afin qu'en moi elles soient un. Quand je rentrerai dans le sein, dans le fond, dans le fleuve et dans la source de la divinité, personne ne me demandera alors d'où je viens et où j'étais. Et alors de moi qui passe, personne n'aura remarqué l'absence...

S'il y a quelqu'un qui ait compris ce sermon, je m'en réjouis pour lui. Si personne n'avait été ici présent, il m'aurait fallu le prêcher à ce bâton.

BEATI PAUPERES SPIRITU

Lorsque je reposai dans ma cause première, je n'avais pas de Dieu et j'étais tout à moi-même ; je ne voulais rien, je ne souhaitais rien, car j'étais purement et simplement ce qui est... Je me voulais moi-même, et je ne voulais rien d'autre ; ce que je voulais je l'étais ; et ce que j'étais, je le voulais, et je reposai, libre de Dieu et de toutes choses. Mais lorsque je sortis de ma volonté libre et que je reçus mon être créé, j'avais un Dieu ; car avant qu'il n'y eût des créatures, Dieu n'était pas Dieu : il était ce qu'il était. Lorsqu'il y eut des créatures, et qu'elles commencèrent leur existence, en tant qu'êtres créés, Dieu n'était pas Dieu en lui-même ; mais il était Dieu dans les créatures. Voici maintenant ce que nous disons : Dieu en tant qu'il est Dieu ne peut être la vraie fin des créatures et il n'a pas autant de richesse que la moindre créature en Dieu. Si cela pouvait être qu'une mouche eût la raison et qu'elle recherchât par la raison les abîmes éternels du Divin, d'où elle est venue, nous disons que Dieu avec tout ce qui est Dieu, ne pourrait suffire à la mouche, ni remplir ses désirs. C'est pourquoi nous prions que nous soyons libérés de Dieu...

.

Je prie donc Dieu qu'il me délivre de Dieu : car l'être qui est au delà de tout être, est au delà de Dieu et de toute distinction. Là j'étais moi-même ; là je me voulais moi-même, et moi-même je pris le parti de faire cet homme. Et c'est pourquoi je suis la cause de moi-même selon mon être qui est éternel, et selon mon existence dans le temps. C'est pourquoi je suis né, et de par ma naissance, qui est éternelle je ne peux jamais mourir. De par ma naissance

éternelle, j'ai été de toute éternité, je suis maintenant, et je resterai éternellement. Ce que je suis selon le temps doit mourir et être anéanti, c'est l'œuvre d'un jour ; c'est pourquoi elle doit s'abîmer avec le temps. En ma naissance naquirent toutes choses, et je fus la cause de moi-même et de toutes choses, et si je le voulais, je ne serais pas, et rien ne serait de ce qui existe ; si je n'étais pas, Dieu ne serait pas. Comprendre cela n'est pas nécessaire.

Un des grands maîtres dit que la percée vaut mieux que l'écoulement. Lorsque je m'écoulais de Dieu, toutes les choses disaient : Dieu, il est. Or cela ne peut me rendre bienheureux, moi, qui par là même suis créature. Mais dans la percée, quand je serai devenu libre dans la volonté de Dieu, et que je serai libre de la volonté de Dieu, et de toutes ses œuvres, et de Dieu lui-même, je serai plus que toutes les créatures. Je ne suis alors ni Dieu ni créature, mais je suis ce que j'étais et ce que je dois rester maintenant et toujours. Alors je reçois une poussée qui me porte au delà de tous les anges. Dans cette poussée, je deviens riche de tant de richesses, que Dieu ne saurait me suffire avec tout ce qu'il est, en tant que Dieu, avec toutes ses œuvres divines, car il m'advient dans cette poussée que Dieu et moi nous devenons un. Je suis alors ce que j'étais, et je ne deviens ni plus ni moins, car je suis une cause immobile qui fait mouvoir toutes les choses...

Que celui qui ne peut comprendre ce discours ne s'en afflige pas dans son cœur. Car tant qu'il ne sera pas lui-même semblable à cette vérité, il ne pourra comprendre ces paroles, c'est là une vérité irréfléchie ; elle vient du cœur de Dieu directement...

LA GRANDE COLÈRE DE L'ÂME

L'âme aimante, quand elle se voit telle qu'elle est, se met dans une colère violente. Sa face s'est crispée, et elle est rouge et en colère, à cause de la différence qu'il y a d'elle à Dieu : de ce qu'il est de par sa nature, elle n'est pas tout ; et de ce qu'il possède de par sa nature, elle n'a pas tout.

Or, comme le disent les maîtres, il n'est pas de plus violente colère que celle de l'ami contre l'ami, quand l'un veut que l'autre soit tout à fait à lui et que tout ce qui est à l'autre soit à lui. L'âme dit que sa colère est si immense que rien ne peut l'apaiser. Le lien de l'amour est trop fort pour elle. Elle dit : oh ! qui pourra me consoler. Ma détresse est trop grande. Si moi j'étais le Créateur, qui est un, sans commencement et sans fin, et que j'eusse créé les créatures, et si lui était une âme telle que moi, je quitterais tout ce qui est mien, et y laisserais entrer l'âme, pour qu'elle fût Dieu, et moi je voudrais devenir créature. Et si cela pouvait porter quelque ombre à Dieu de tenir de moi son être, je voudrais qu'il m'anéantît, et je préférerais ne pas être, afin qu'il ne fût pas gêné par moi...

Et une troisième fois l'âme se met en colère, c'est quand elle voudrait être Dieu et qu'elle veut qu'il n'y ait plus de créatures, ainsi qu'il en était autrefois quand Dieu se reposait dans son éternité, avant d'avoir créé quoi que ce soit, afin qu'elle puisse jouir du divin, dans toute son intégrité, comme lui en jouissait autrefois...

Et une quatrième fois l'âme se met en colère. C'est quand elle veut être purement et simplement ce qu'elle est, sans aucun alliage,

de sorte qu'il n'y ait plus Dieu ni créature, et voici ce qu'elle dit :
à quoi bon les trois personnes dans la divinité, et pourquoi toutes
les créatures ?...

MAITRE ECKHART.

Traduction de Bernard Groethuysen.

POÈMES
DE
GIACOMO LEOPARDI
(1798-1837)

L'INFINI

*Toujours j'aimai ce coteau solitaire
Et cette haie qui ferme à mon regard
Tout un côté de l'horizon lointain.
Mais je m'assieds et je regarde : les espaces
Sans limite qui naissent là, les surhumains
Silences et le calme le plus profond,
Mon esprit imagine tout et l'épouvante
Approche de mon cœur. Et si j'écoute
Le vent gémir parmi les arbres, je compare
Le silence de l'infini à cette voix et l'éternel
Vient me hanter, et les années qui ne sont plus,
Et cette année qui vit, le son de cette année... Alors
Dans cette immensité tout mon esprit naufrage
Et me noyer dans cette mer m'est doux.*

COUCHER DE LUNE

*Dans la nuit solitaire,
Sur les champs argentés, sur les eaux
Caressées d'un envol de brise,
Mille et mille apparences de songe
Et mille illusoires objets
Semblent au loin dans l'ombre
Surgir des eaux tranquilles,
Des branches et des haies, des fermes, des coteaux...
Mais venue aux confins du ciel
Derrière l'Alpe ou l'Apennin,
Dans le cœur infini de la mer Tyrrhénienne
La lune disparaît et l'univers se décolore,
Les ombres meurent, toute
L'obscurité endeuille la plaine et le mont,
Et dans la nuit aveugle
S'élève la mélodie triste
Du charretier qui chemine et salue*

*Le suprême reflet de la clarté qui fuit
Et guidait jusque-là sa route...
Ainsi s'efface, ainsi
Nous abandonne à la mort qui s'approche
Notre jeunesse. Adieu
Les reflets et les ombres
De nos fantômes de bonheur : ils fuient, et à jamais adieu
Aux espérances à venir
Où notre cœur mortel trouvait son réconfort.
Obscure et solitaire
Voici la vie, rien que la vie. Regarde,
Voyageur égaré, tu chercheras en vain
Le but ou la raison
Du long chemin qui reste encore à parcourir.
Que t'importe la terre,
Tu n'es qu'un étranger pour elle.
Ah ! ce serait trop de bonheur et trop de joie
Dans notre destin misérable
Si la jeunesse
Où chaque bien pourtant est fruit de mille peines
Durerait tout le cours de la vie.*

*Ce serait une peine trop douce
Que d'être seulement condamné à mourir,
Si la moitié de notre vie
N'était plus dure que la mort.
Digne trouvaille
Des esprits éternels, le pire
De tous les maux fut choisi par les Dieux :
C'est de vieillir avec tous ses désirs
Intacts, mais tout espoir est aboli,
Les sources de la joie sont taries, les douleurs
Accrues, et nul bonheur, jamais...
Vous, collines, vous, plaines
Après qu'à l'occident s'est perdue la clarté
Dont s'argentait le voile de la nuit,
Vous n'en resterez pas orphelines longtemps.
A l'Orient bientôt vous verrez dans le ciel
Une blancheur nouvelle et le lever de l'aube,
Puis le soleil qui la suivra,
Dardant à l'entour
Sa puissante flamme
De torrents de clarté*

*Inondera la terre et les eaux et les cieux...
Mais notre sort mortel, lorsque la claire
Jeunesse a fui, ne s'illumine plus
Jamais d'autres rayons, jamais d'autres aurores.
Et cette nuit, veuve pour toujours de lumière,
Dont toutes nos journées s'endeuillent désormais,
Les Dieux ne la termineront que par la tombe.*

SAMEDI AU VILLAGE

*La fillette revient des champs,
Le jour décline,
Elle a sa charge d'herbe et dans sa main
Un petit bouquet : roses et violettes,
Dont à l'accoutumée
Demain, journée de fête,
Elle ornera sa gorge et ses cheveux.
Assise auprès de ses voisines
Sur les marches du seuil, la grand'mère qui file,
Contemple l'horizon où se meurt le soleil
Et du bon temps jadis raconte les histoires.
Elle se parait, chaque jour de fête,
Et toute agile et fraîche
Aimait danser le soir parmi les compagnons
Du plus bel âge de la vie.
Déjà tout le ciel s'embrunit,
L'azur noircit et les ombres renaissent,*

*Dévalant des coteaux, des toits
A la lueur laiteuse de la lune;
Déjà la cloche annonce
Le début de la fête.
On dirait qu'à ce son
Les cœurs se réconfortent.
Les enfants en criant
Envahissent la place,
Ils vont, courent et sautent
Avec un bruit de joie,
Tandis que s'en retourne à sa table modeste
En sifflotant le laboureur
Qui pense à son jour de repos.
Puis quand tout à l'entour les lampes sont éteintes
Et que le silence est partout,
On entend le marteau frapper, grincer la scie
Du menuisier qui veille,
Dans sa boutique close, à la chandelle
Et qui se hâte et s'évertue
Pour finir sa besogne avant l'éveil de l'aube.
Le samedi est le plus beau des jours*

*Débordant d'espoirs et de joie :
Demain les heures sonneront
La tristesse et l'ennui, et la tâche usuelle
Pèsera de nouveau sur l'esprit de chacun.
Joyeux petit enfant,
Tes années sont fleuries,
C'est comme un jour plein d'allégresse,
Un jour clair, limpide, serein
Qui prélude à la fête de ta vie.
Profites-en, c'est la belle saison,
C'est l'âge le plus doux.
Je n'en dirai pas plus : mais la vie, cette fête,
Ne te désole pas qu'elle tarde à venir.*

A LUI-MÊME

*Tu vas reposer pour toujours,
Cœur fatigué. Notre illusion est morte.
Je la crus éternelle. Elle est morte. Je sens
Qu'en nous des illusions les mieux aimées,
Rien ne reste, espoir ni désir.
Repose pour toujours. C'est assez
T'agiter. Rien ne vaut
Un de tes battements, la terre
Ne mérite pas un regret.
Amertume et ennui,
C'est la vie. Rien de plus. Le monde n'est que boue.
Apaaise-toi enfin. Désespère
Une dernière fois. Le seul don du destin
Aux hommes, c'est la mort. Mon cœur, méprise-toi,
Méprise la nature et la hideuse
Force inconnue, source de tout le mal,
Et le vide infini de tout.*

(Traduction de Benjamin Crémieux).

NOTE

Georges Büchner — dont le drame *Léonce et Lena*, traduit par M^{me} Denise Levé, a paru dans le cahier III de *Commerce* — est mort en 1837, à l'âge de 24 ans. Ce n'est que quarante ans après sa mort que son œuvre fut connue et aujourd'hui il est admiré comme le grand précurseur des dramaturges de la jeune Allemagne. Citons parmi ses autres œuvres le drame *Woyzek* et le fragment en prose de Lenz, pleins de hardiesse et d'une incomparable beauté.

